



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSÉ, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

50^e ANNÉE.

N° 9.

1^{er} SEPTEMBRE 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

Suite (1)

Quittons ces races lointaines dont nous avons, d'après les données de la science ésotérique, esquissé à grands traits les origines plus ou moins légendaires et raconté les migrations gigantesques, dans les remous desquelles nous avons vu s'agiter, parfois se confondre, mais surtout se combattre — car dès les temps les plus reculés, le monde, hélas ! ne fut guère qu'un vaste champ de bataille — se combattre, disons-nous, toutes ces vagues

(1) Voir la Revue d'Août.

humaines qui, semblables à celles d'un océan troublé, cherchaient leur équilibre et se tassaient tant bien que mal sur les nouveaux continents du globe inhabité.

Laissons la préhistoire et entrons dans l'histoire. Étudions, dès leur berceau, les humanités relativement modernes, égarons nos pas quelque peu incertains dans cette Asie, mère des peuples, véritable centre du monde d'où rayonna cette race aryenne dont nous avons signalé l'importance, énuméré les qualités et indiqué les privilèges. Ce fut bien en effet la race élue, prédestinée par les Instructeurs, par ces Manous qui partout où trébuchaient dans les ténèbres les hommes enfants, vinrent et revinrent périodiquement les éclairer, les instruire, les guider et les pousser dans la voie de civilisations tout d'abord élémentaires.

Mais ne nous illusionnons pas sur la véracité de l'histoire plus ou moins conventionnelle, pas plus que sur les attestations de la science estampillée. N'oublions pas que nous sommes dans un monde crépusculaire — et qui donc ignore que les clartés de l'aurore ne succèdent pas sans transition aux ténèbres nocturnes. — Les historiens se contredisent souvent, les savants, ethnologues et linguistes, ne sont pas toujours d'accord et ce n'est que progressivement que se révèle l'authenticité de faits dont nous séparent tant de siècles accumulés. Si nous nous en référons aux témoignages des archéologues et des géologues (Quatrefages, l'abbé Fabre, l'abbé Bourgeois, Joly, de Mortillet, Lartet et autres savants non moins illustres) l'homme a vu les temps miocènes, sinon des temps plus antérieurs encore, ce serait donc bien des milliers d'années qu'il faudrait ajouter aux chiffres généralement adoptés par les chronologies officielles.

Marchons donc à pas comptés; combinons les données de l'ésotérisme avec les hypothèses de l'anthropologie, contrôlons-les les unes par les autres et résignons-nous à ne voir se soulever qu'avec lenteur l'un des coins du voile derrière lequel se dissimule la vérité, non point absolue à coup sûr, mais tout au moins relative et plus ou moins vraisemblable.

Les quatre races qui se partagent actuellement le globe, nous dit Édouard Schuré, sont filles de zones fort diverses. Au cours des lentes élaborations de la terre en travail, les continents ont émergé des mers à d'immenses intervalles de temps que les anciens prêtres de l'Inde appelaient « cycles interdiluviens ». Au travers de millions d'années, chaque continent a enfanté sa flore et sa faune couronnée par une race humaine de couleur particulière. La vaste terre atlantéenne, engloutie vers l'époque où l'histoire place le dernier grand déluge, fut le berceau de la race rouge primitive dont les Indiens d'Amérique ne sont que les débris. L'Afrique est la mère de la race noire appelée éthiopienne par les Grecs. En Asie, vécut la race aune que représentent aujourd'hui les Chinois et les Japonais. La race

blanche, enfin, la dernière venue, issue de la souche aryenne, s'étendit dans l'Europe occidentale, entre les tempêtes de l'Atlantique et les sourires de la Méditerranée céruleenne.

Toutes les variétés humaines résultent des mélanges, des dégénérescences ou des sélections de ces quatre souches, non point primordiales mais d'une prodigieuse antiquité. Dans les cycles précédents, la race rouge et la race noire se sont manifestées par de puissantes civilisations qui ont laissé leurs traces dans les constructions cyclopéennes, ainsi que dans les monuments grandioses dont on a trouvé les vestiges dans l'ancien Mexique. Dans notre cycle, c'est la race blanche qui domine et si l'on s'en rapporte à l'antiquité vraisemblable de l'Égypte et de l'Inde, c'est à plus de quinze ou vingt mille ans que remonte sa prépondérance.

Selon les traditions brahmaniques, les premières civilisations auraient commencé sur notre vieille terre, il y a quelque chose comme cent mille ans, avec la race rouge qui vivait alors sur le continent atlante dès longtemps disparu, alors que l'Europe presque entière, ainsi qu'une partie de l'Asie se trouvaient encore sous les eaux. Ces mythologies parlent aussi d'une ancienne race de géants dont témoignent des ossements énormes trouvés dans certaines cavernes du Thibet. Ces débris humains présenteraient, paraît-il, une conformation bien plus semblable à celle des grands singes qu'à celle de l'homme et semblent se rapporter à une race préadamite encore voisine de l'animalité.

Après la race rouge, ce fut la race noire. Il faut en chercher le type supérieur, non dans le nègre dégénéré, mais dans l'Abyssinien et le Nubien en qui s'est conservé le moule de cette race parvenue à son apogée. Au temps de leur souveraineté, les Noirs eurent des centres religieux dans la Haute Égypte et dans l'Inde. Leurs villes cyclopéennes crénelaient les montagnes de l'Afrique, du Caucase et de l'Asie centrale.

Si c'est le soleil de l'Afrique qui a couvé la race noire, l'on dirait que ce sont les glaces du pôle qui ont vu l'éclosion de la race blanche. Ces Blancs furent les Hyperboréens dont parle la mythologie grecque. Ces hommes aux cheveux roux, aux yeux bleus vinrent du Nord, à travers les forêts éclairées de leurs boréales, accompagnés de leurs chiens et de leurs troupeaux de rennes. Ces hordes à demi sauvages marchaient sous la conduite de chefs hardis que suivaient des femmes voyantes.

Chez les peuples barbares, c'était la femme qui, par sa sensibilité nerveuse, exaltée, pressentait l'occulte et voyait l'invisible. Sous tel vieux chêne sacré de la forêt, lui apparaissait l'ancêtre de la race, le guerrier victorieux d'autrefois et c'est là, que ramenée par les prêtres, là, que dans la pâle et magnétique lueur des nuits lunaires, elle tombait dans une sorte d'extase et prophétisait au nom du grand Ancêtre qui était devenu le dieu de la peuplade.

En Asie, dans l'Iran et dans l'Inde, où des peuples de race blanche fondèrent les premières civilisations aryennes, en se mêlant à des peuples de couleurs différentes, les hommes prirent rapidement le dessus, en fait d'inspiration religieuse, mais en Europe la femme en conserva le rôle prépondérant chez les peuples de même origine. Ces femmes inspirées se retrouvent partout, bien que désignées sous des noms différents. Ici, c'est la Pythonisse scandinave; là, la Voluspa de l'Edda; ailleurs, la Druidesse celtique; ailleurs encore, la Devineresse germanique, et nous retrouvons jusque dans la Pythie de Delphes, le souvenir et l'image affinée des Bacchantes de la Thrace.

Voilà ce que nous avons à dire des diverses races humaines et les dernières lignes que l'on vient de lire nous amènent, par une transition naturelle, à nous occuper de l'un des phénomènes psychiques les plus importants que nous offre l'histoire de l'humanité, c'est-à-dire l'étude de la fibre religieuse qui, dès les époques les plus lointaines, a vibré tout au fond de la conscience humaine.

Le courant sémitique et le courant aryen, voilà les deux fleuves par lesquels nous sont parvenues toutes les idées constitutives de notre intellectua-lité : mythologies et religions, arts et poésie, morales, philosophies et sciences. Le courant sémitique contient les principes supérieurs qui conduisent à l'unification de la famille humaine par l'unité du monothéisme. Le courant aryen contenant l'idée de l'évolution ascendante des êtres de tous les règnes terrestres et supra-terrestres, conduit à la diversité des développements que réclament les aspirations multiples de l'âme... Si bien que l'on peut dire que si le génie sémitique descend de Dieu à l'homme, le génie aryen remonte de l'homme à Dieu.

En remontant le courant sémitique, nous arrivons, par Moïse, jusqu'à l'Égypte dont les sanctuaires, au dire de Manéthon, tout à la fois grand prêtre et historien, possédaient une tradition d'environ trente mille années. En remontant le courant aryen, nous arrivons à l'Inde, où se développa la première grande civilisation. C'est ainsi que l'Égypte et l'Inde furent par excellence, les deux mères de toutes les religions existantes. — Étudions-les, en commençant par cette dernière et c'est Rama qui va nous y conduire, Rama le Scythe, dont nous allons résumer la poétique légende.

Cinq ou six mille ans avant notre ère, d'épaisses forêts couvraient encore l'antique Scythie, vaste terre sans configuration précise qui, des bords de la Vistule, au Nord, et des rives du Tanaïs ou Don, au Sud, s'étendait jusqu'au centre de l'Asie.

L'homme blanc qui habitait ces forêts n'était plus l'homme des cavernes. Déjà, il pouvait se croire le maître de la terre. Il savait tailler des couteaux et des haches de silex, il possédait l'arc et la flèche, la fronde et le lacet, plus deux auxiliaires, deux amis incomparables et dévoués, le chien et le cheval.

Le chien, gardien de sa maison de bois, assurait la sécurité de son foyer, tandis que monté sur son cheval fauve, l'homme roux poursuivait l'auroch, l'ours et le loup, et terrifiait déjà lions et panthères qui alors habitaient ses forêts. La civilisation naissante avait jeté les bases de la famille rudimentaire; le clan, la peuplade s'étaient organisés et ces Scythes, fils des Hyperboréens, dans la vague prévision d'une vie ultérieure, élevaient à leurs aïeux de gigantesques menhirs commémoratifs. C'est ainsi que commença la religion par le culte des ancêtres « dont l'esprit flottait autour des vivants ».

Si les Sémites avaient trouvé leur Dieu unique, l'Esprit universel, dans les steppes du désert ou dans l'immensité des espaces stellaires, c'est dans la profondeur des forêts que les Scythes et les Celtes trouvèrent leurs multiples divinités. C'est là qu'ils croyaient entendre des voix mystérieuses; là, qu'ils furent secoués par les premiers frissons de l'invisible et que de l'au-delà leur arrivaient des visions supra-terrestres. Et tandis que les hommes palpitants et terrifiés tremblaient devant ces manifestations d'un monde inconnu, les femmes plus hardies, exaltées par leur nervosité, prophétisaient, nous l'avons dit, sous certains chênes centenaires et considérés comme sacrés, parce qu'on les croyait hantés ou habités par des Esprits spéciaux. Chaque peuplade avait sa grande prêtresse plus ou moins semblable à la fameuse Voluspa des Scandinaves qui, avec une autorité que nul n'eût osé lui contester, dirigeait tout un collège de druidesses. Toutefois ces femmes qui, dans l'origine, se faisaient remarquer par la noblesse de leurs inspirations, devinrent, dans la suite, ambitieuses, autoritaires et cruelles. Les bonnes prophétesses étaient devenues de mauvaises magiciennes qui, se corrompant de plus en plus, finirent par instituer de hideux sacrifices humains, où le sang de héros, arbitrairement désignés, coulait à flots sur les larges dalles des dolmens, au milieu des acclamations des guerriers féroces et des chants sinistres des prêtres non moins fanatiques et sanguinaires.

Parmi ces prêtres, se trouvait un jeune homme nommé Rama qui, lui aussi, se destinait au sacerdoce, mais dont l'âme noble et l'esprit profond se révoltaient contre ce culte abominable. Dès son jeune âge, il s'était fait remarquer par son intelligence précoce, puis par des aptitudes spéciales dans la connaissance des plantes et de leurs propriétés curatives, non moins que dans l'étude des astres et de leurs influences sur les destinées humaines. Il semblait pressentir l'avenir, deviner les événements lointains, en visionnaire qu'il était des choses invisibles. De là, son autorité précoce sur les vieux prêtres druides qui l'appelaient « Celui qui sait », tandis que d'autre part les gens du peuple l'avaient surnommé « l'Inspiré de la paix ».

Rama était bien digne de ces qualifications, mais il rêvait tout autre chose. Aspirant à la possession de ce qu'il appelait la « Science divine » il avait

voyagé dans toute la Scythie, ainsi que dans les régions méridionales de l'Asie. Séduits par sa précoce maturité, son savoir et sa modestie, les prêtres des Noirs lui avaient révélé une partie de leurs connaissances secrètes. Dès son retour dans son pays, il avait été effrayé de voir sévir de plus en plus, parmi les siens, la pratique des sacrifices humains. Il comprit que la persistance d'une semblable perversion ne pouvait aboutir à rien moins que la perte de sa race et comme en ce moment précis cette race était décimée par un effroyable fléau, sorte de peste noire qui, de toutes parts, multipliait le nombre des victimes, Rama crut y voir le châtiment céleste qu'avait attiré sur les Blancs leur culte sacrilège.

Il avait l'habitude d'aller chaque jour méditer sous l'un des vieux chênes d'une clairière solitaire. Un soir qu'il avait longuement réfléchi et constaté que s'étendaient, de jour en jour, les ravages du fléau dévastateur, il finit par s'endormir au pied de son arbre et là, dans les vagues sensations d'une somnolence à demi lucide, il lui sembla qu'une voix forte l'appelait par son nom. Il crut s'éveiller, mais c'était dans un songe qu'il était plongé et, dans ce songe, lui apparut un homme de taille majestueuse qui, vêtu comme lui-même de la robe blanche des druides, le prit par la main, le fit lever et lui montra, sur l'une des branches du chêne qui le couvrait de son ombre, une énorme touffe de gui. « Rama, lui dit-il, voilà le remède que tu cherches ; » puis, tirant de sa ceinture une serpette d'or, il en coupa un rameau, le lui donna et disparut.

Alors Rama s'éveilla tout à fait et se sentit réconforté, car il lui semblait entendre une voix intérieure qui lui disait qu'il avait trouvé le salut. Et c'était le salut en effet. A quelques-uns des malades de son entourage, il fit boire un breuvage préparé avec des feuilles de gui et ces malades guérirent, ainsi que tous les autres pestiférés à qui fut administré le merveilleux remède. Inutile d'ajouter que ces cures prodigieuses le rendirent célèbre dans tous les pays circonvoisins et le firent considérer comme une sorte de demi-dieu, en même temps que le gui devint plante sacrée dans toutes les régions de la Scythie. Rama voulant consacrer le souvenir de cet événement mémorable, institua la fête de Noël ou du nouveau salut qu'on célébra la nuit, appelée la *Nuit-Mère* — mère du soleil renaissant.

L'institution de ce nouveau culte innocent et pur fut l'un des premiers bienfaits de Rama « l'inspiré de la paix » ; mais il ne s'en tint pas là, il avait de bien plus hautes visées. Après avoir guéri son peuple d'un mal physique, il voulut le guérir d'un mal moral bien plus néfaste que la peste noire. Élu chef des prêtres de sa peuplade, il intima l'ordre à tous les collègues de druides et de druidesses de supprimer les sacrifices humains. Il va sans dire que cette réforme, acclamée par les uns, mit en fureur certains prêtres et prêtresses qui se mirent à clamer leurs malédictions à l'adresse de l'au-

dacieux réformateur. Bien loin de reculer devant ces violentes oburgations Rama, soutenu par l'appui que lui donna la majorité de ses fidèles résista, s'obstina et accentua la lutte, en arborant un symbole nouveau dont il nous faut signaler l'importance et la haute signification.

Chaque peuplade blanche avait alors son signe de ralliement qui, sous la forme d'un animal, symbolisait ses préférences caractéristiques. C'est ainsi que, sur la charpente de leurs demeures, tels chefs de clans clouaient des aigles ou des vautours, alors que d'autres y suspendaient des buffles ou des sangliers — origine lointaine des blasons aristocratiques que s'attribuèrent plus tard les croisés du moyen-âge partant pour la Terre sainte. — Or, l'étendard que s'étaient choisi les Scythes portait l'image d'un taureau qu'ils appelaient *Thor* symbolisant la violence et la force brutale.

A ce Taureau, Rama opposa le Bélier, le chef courageux mais pacifique du troupeau qu'il conduit et protège. Ce nouveau signe de ralliement fut arboré dans les régions centrales de la Scythie. Tumulte, protestations et révoltes chez les adversaires de Rama qui, se heurtant aux résistances de ses amis, amenèrent un schisme général. Les peuples blancs se divisèrent en deux camps adverses, furieux, irréconciliables.

— « Mort au Bélier ! » criaient les partisans de Thor.

— « Guerre au Taureau ! » leur répondaient les amis de Rama.

Devant les éventualités d'une guerre imminente et redoutable à coup sûr, Rama s'interrogea indécis et perplexe... lorsque lui arriva un nouveau songe.

Sous un ciel qu'obscurcissait une couche de sombres nuages, debout sur un rocher, une prêtresse échevelée, sanguinaire, était prête à frapper de son poignard un jeune guerrier garrotté devant elle... « Au nom des ancêtres arrête ! » lui cria Rama en s'élançant vers la druidesse qui, rendue furieuse par cette intervention inattendue, lui jeta un regard aigu comme la pointe de son arme qu'elle était prête à diriger contre l'interrupteur, lorsque dans les nuées noires retentit un coup de tonnerre, en même temps que dans la fulguration d'un éclair, apparut une figure resplendissante. La druidesse tomba comme foudroyée et les liens du captif tombèrent brisés à ses pieds. Quant à Rama, il ne se troubla point, car dans l'apparition merveilleuse, il reconnut l'Être divin qui s'était manifesté à lui dans son premier songe... Puis, voilà que par suite de l'un de ces changements à vue qui, si souvent, s'opèrent dans tous nos rêves, Rama se trouva tout d'abord transporté dans un temple ouvert que soutenaient de hautes colonnes et où, à la place de la pierre des sacrifices, s'élevait un autel... puis, fut soulevé, emporté comme par un souffle d'orage sur le sommet d'une montagne, au-dessus de laquelle s'étendait un dôme d'azur sombre tout constellé d'étoiles. Debout à côté de lui, son Génie lui nommant les constellations, lui faisait lire dans les signes flamboyants du zodiaque, les destinées des diverses races humaines.

— Esprit glorieux, qui es-tu ? demanda Rama frémissant, émerveillé et le Génie lui répondit : « On m'appelle Déva ou Intelligence divine. Tu répandras ma lumière sur la terre et je viendrai à ton appel. Maintenant, suis ta route, va », et de sa main tendue le Génie lui montra l'Orient.

A peine revenu du trouble où l'avait plongé ce rêve extraordinaire mais suffisamment clair dans sa complexité, Rama entrevit, dans la lumière intérieure que lui avait communiquée son divin protecteur, sa mission personnelle, en même temps que la brillante destinée de sa race. Dès lors, il n'hésita plus. Se gardant bien de raviver la querelle qui venait de surgir entre les factions adverses des Blancs désormais divisés, il résolut d'entraîner l'élite de ses partisans jusqu'au cœur même de l'Asie. Il leur annonça que là-bas, dans le pays d'élection, il instituerait le culte du feu sacré, abolirait à tout jamais les odieux sacrifices humains et que les Ancêtres ne seraient plus invoqués par de sanguinaires prêtresses sur les roches sauvages ou dans les forêts sinistres, mais bien par l'époux et par l'épouse qui, dans leur foyer familial, auprès du feu purificateur, s'uniraient dans une même prière et dans un même hymne d'adoration. Mais pour cela, il fallait séparer le bon grain de l'ivraie, il fallait que tous les hommes purs et hardis se préparassent à quitter l'Europe pour conquérir une patrie nouvelle. Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme par un peuple jeune et avide d'aventures. Pendant plusieurs mois à l'avance, des feux furent allumés sur les hauteurs pour servir de signaux à tous ceux qui, par une émigration en masse voulaient suivre le Bélier, et cet exode formidable se fit sous la conduite du grand Pasteur des peuples qui se répandirent sur tout le centre de l'Asie.

Est-il nécessaire d'ajouter que Rama se montra toujours digne de sa haute mission de délégué spécial ? Il aplanissait les difficultés, prévoyait l'avenir, instruisait ses disciples et relevait leur courage. Dans l'Iran, il fonda la ville de Ver, ville superbe au dire de Zoroastre. Il apprit à son peuple l'art de labourer et d'ensemencer la terre. Il établit les castes qui, à leur origine, vécurent en paix, sans jalousies, ni rivalités. Il supprima l'esclavage, s'efforçant de faire comprendre aux hommes de sa race qu'il s'efforçait de moraliser, que l'asservissement de l'homme par l'homme est la cause de toutes les calamités sociales.

Mais ce qui fut le chef-d'œuvre de Rama, ce qui devint entre ses mains l'instrument civilisateur par excellence, fut le rôle nouveau qu'il donna à la femme. Jusqu'alors, le Scythe, encore barbare, n'avait connu cette femme que sous sa double forme soit d'esclave misérable et maltraitée, soit de troublante prêtresse qui, magicienne fascinante et redoutable, le dominait, l'affolait, le maintenait dans ses superstitions et se vengeait de sa supériorité physique, en l'égorgeant dans les sacrifices humains. Proscrivant à tout

jamais ce culte sanguinaire, arrachant la femme au rôle ignominieux qui pendant des siècles lui avait été imposé, l'établissant dans ses fonctions divines d'épouse et de mère, Rama en fit la prêtresse du foyer, la gardienne du feu sacré, l'évocatrice de l'âme des Ancêtres, avec l'homme dont elle était devenue désormais l'égale et la compagne respectée.

Comme tous les grands législateurs, Rama s'efforça de développer, en les organisant, les instincts supérieurs, mais latents et endormis, dans la conscience de la nouvelle race. Il institua quatre grandes fêtes annuelles dont la plus mystérieuse, la plus solennelle surtout fut celle de la nuit de Noël. Point de jonction, synthèse du visible et de l'invisible, cette fête symbolisait à la fois l'adieu aux âmes envolées et le salut de bienvenue à celles qui, revenant s'incarner dans les mères élues, renaissent dans les enfants. C'est par des feux de joie, par des chants d'allégresse que les Aryas célébraient le renouveau de chaque année solaire, la germination future momentanément enrayée par les froidures de l'hiver, en un mot le tressaillement de la vie invincible, tout au fond d'une mort apparente. Ce qu'ils chantaient, ces peuples dans la mentalité desquels se préparait une future doctrine spiritualiste, c'était le baiser du ciel à la terre et la réapparition triomphale du jeune soleil enfanté par la grande *Nuit Mère* de Noël, à laquelle succédait l'aube de la nouvelle année.

C'est pour avoir fondé d'aussi fécondes institutions, que Rama mérita le titre de « chef des peuples » que lui donna Zoroastre. « Rama aux yeux de lotus bleu, dit Valmiki, le poète indou, l'un des auteurs du *Ramagana*, Rama fut le seigneur du monde, le père de ses sujets et sut donner à tous les êtres *la chaîne de l'amour*. »

Établie dans l'Iran, non loin de l'Himalaya, la race blanche n'était pas encore maîtresse du continent asiatique. Il fallait que son avant-garde s'enfonçât dans l'Inde, où dominaient les Noirs vainqueurs de la race rouge et de la race jaune. Le Zend-Avesta fait allusion à la marche triomphale de Rama vers l'Inde dont l'épopée indoue a fait l'un de ses thèmes favoris. Rama, disent les livres sacrés de l'Orient, par sa force, son génie et sa bonté, était devenu le maître de l'Inde. Les prêtres, les rois et les peuples s'inclinaient devant lui qu'ils appelaient le bienfaiteur céleste. Sous le signe du Bélier, ses émissaires répandirent au loin la loi aryenne, cette loi sans égale qui proclamait l'égalité des vainqueurs et des vaincus, abolissait les sacrifices humains et l'esclavage, intronisait la femme à son foyer familial, instituait le culte des Ancêtres en même temps que le culte du feu sacré, symbole visible de l'invisible Divinité.

Mais voici que Rama avançait en âge; sa barbe avait blanchi, mais il avait conservé sa vigueur juvénile, tandis que sur son front rayonnaient, comme une auréole, l'autorité des pontifes et la royale majesté des grands conduc-

teurs des peuples. Les rois et les représentants de la nation vinrent en délégation lui offrir le pouvoir suprême. Il demanda une année entière pour réfléchir... et voilà, que de nouveau, lui arriva un songe, le troisième, car ce n'était que pendant son sommeil que le Génie qui l'inspirait se communiquait à lui.

Or, voici ce que fut ce songe : Il se revit errant dans les forêts qu'il parcourait autrefois. Il était redevenu jeune et se trouvait revêtu de la robe de lin des prêtres druides. Dans la nuit claire qu'illuminait de ses rayons d'argent la lune de Noël, il marchait sous les vieux chênes, prêtant l'oreille aux voix évocatrices de la grande Nature... lorsque surgit tout à coup devant lui une forme tout d'abord vaporeuse, mais qui se condensant peu à peu lui présenta l'image d'une femme d'une admirable beauté. Cette forme, cette femme qui lui parut vivante, lui barrant le passage en l'enveloppant d'un regard fascinateur, lui adressa ces mots : « Rama, j'étais autrefois la druidesse sauvage, par toi, je suis devenu l'Épouse rayonnante. Je m'appelle Sita ; je suis la race blanche et je m'offre à toi comme compagne de ta vie. Prends cette couronne, place-la sur ta tête et règne avec moi sur le monde ! » La femme, d'un mouvement gracieux, s'était agenouillée devant lui, humble et soumise, elle qui pourtant lui offrait la royauté terrestre, avec sa toute-puissance, sa gloire et ses splendeurs... L'âme du grand Rama en fut remuée jusqu'en ses profondeurs. Frémissant, hésitant, il demeura silencieux... lorsqu'il vit, planant par-dessus la ramure des arbres, le Déva son guide, son Génie !...

— « Si tu acceptes cette couronne, lui cria d'une voix retentissante le glorieux messenger céleste, l'Intelligence divine te quittera et plus jamais tu ne me reverras. Choisis donc ou d'écouter cette femme ou de me suivre. »

Sita, toujours agenouillée mais dardant sur son maître ses regards passionnés, attendait sa réponse, lorsque Rama après un instant de silence, plongeant ses yeux dans ceux de la tentatrice, où il mesura la profondeur du gouffre où elle cherchait à l'entraîner, comprenant d'autre part que l'amour suprême est un suprême renoncement : « Adieu Sita, dit-il à la femme blanche, en posant sur son front une main bénissante, sois libre, mais ne m'oublie pas », et à peine avait-il achevé de prononcer ces paroles que la femme disparut, s'évaporant en quelque sorte comme l'eût fait un fantôme lunaire. — L'aurore, de sa baguette magique, venait d'illuminer la vieille forêt de ses lueurs matinales, tandis que celui dont on voulait faire un jeune roi était redevenu vieux, soucieux et troublé. — A moi ! cria le Génie victorieux, et d'un geste tout-puissant, il emporta Rama sur l'une des cimes de l'Himalaya (1).

1. Ne pourrait-on, sans un grand effort d'imagination, trouver une analogie singulière

Au sortir de ce rêve qui lui indiquait clairement de quelle façon devait s'accomplir sa mission céleste, Rama réunit les rois et les délégués des peuples et leur dit : « Je ne veux pas du pouvoir suprême que vous voulez bien m'offrir. Gardez vos couronnes, car ma tâche est finie. Je me retire pour toujours avec mes frères initiés, là-haut sur la montagne. De là, je veillerai sur vous. » Là-dessus, il se retira sur le mont Albori, entre Balk et Bamyan, dans une retraite connue de ses fidèles seuls. Là, il enseigna à ses disciples ce qu'il savait des secrets de la terre et du Grand Être qui dirige les hommes et ses disciples allèrent porter au loin, en Égypte et jusqu'en Occident, le culte du feu sacré, symbole de la pureté divine, en même temps que le signe du Bélier, emblème de la religion aryenne.

Les dernières années de la vie de Rama furent consacrées à la confection du calendrier des Aryas. C'est à lui également qu'est due la désignation des signes du zodiaque. Ce fut là le testament du patriarche des initiés, étrange livre, mystérieux glossaire écrit avec des étoiles en hiéroglyphes célestes sur la voûte du firmament sans bornes.

Rama ordonna à ses fidèles de cacher sa mort et de continuer son œuvre dans la paix, dans la justice et dans la fraternité. Et ses ordres furent si bien exécutés que, pendant de longues années, les peuples crurent que Rama, coiffé de la tiare aux cornes de Bélier, était toujours vivant sur la montagne sainte.

Telle est la légende de Rama (1) l'un des premiers Instructeurs indous.

Dans un prochain article, nous nous occuperons de la grande Bible primitive qui s'appelle *Les Védas*.

(A suivre.)

ED. GRIMARD

Le Surnaturel Expérimental

(Suite) (2).

Comment donc s'opère cette disparition des formes grossières au profit de formes plus nobles ? Expliquer des formes par d'autres formes, ce n'est rien expliquer du tout, c'est simplement poser la question sans la résoudre. Cette idéalisation des êtres, depuis le minéral jusqu'à l'homme, qui s'accomplit en vertu de l'inflexible loi du monisme, ne peut se faire qu'en vertu d'une poussée interne ; il y a derrière ces apparences, qui sont à la réalité

entre la tentation fantasmagorique de Rama et celle de Jésus, telle que nous la racontent les Évangélistes ?

1. Légende en partie extraite de l'histoire des *Grands Initiés* d'Édouard Schuré.

2. Voir *Revue de mars*, avril, mai, juin, juillet et août.

profonde ce que les ombres sont à nos corps quand elles se projettent devant nous, une vie intime qui est le tout de l'être, qui explique son évolution. C'est bien inutilement que l'on fera intervenir la lutte pour la vie, l'hérédité et la sélection naturelle, car ce ne sont là que de simples attitudes de la nature, provoquées par une force intérieure, dont elles ne sont que les manifestations. C'est donc au-dessous, où si l'on veut, au delà de la matière apparente, qu'il faut regarder pour comprendre la loi de l'évolution ; et le matérialisme, qui ne regarde qu'à la surface des choses, se trouve condamné à expliquer le mouvement par une série d'immobilités. C'est parce que le développement progressif de l'univers est dirigé par une conscience intelligente et libre, actionné par une volonté indéfectible, qui toujours cherche à éliminer ce qui est rudimentaire et imparfait, que le spirituel apparaît. L'homme, le produit le plus élevé de l'évolution, est bien l'œuvre de l'esprit, se faisant jour à travers les formes inférieures, et il ne peut atteindre le point culminant de son perfectionnement que par sa coopération volontaire avec l'esprit. Cet exemple fourni par l'individu, le plus important dans la série des êtres, puisqu'il est le dernier en date, nous éclaire et nous renseigne sur la marche générale de l'évolution.

« Si la matière était, comme on le croit généralement, la seule chose qui existe, et que la force aveugle fût son agent impulsif, il n'y aurait aucune explication rationnelle à ce fait de l'adaptation intelligente des moyens aux fins, qui apparaît clairement partout ; à cette forte impulsion du courant de la vie dans la direction de la beauté et de la bonté, à cette différenciation des usages, des fonctions et des espèces, non seulement dans les tissus cellulaires, mais même dans les éléments cristallins inorganiques. Si la matière était, comme on le suppose généralement, inconsciente, sans but, sans fin, comment pourrait-elle se différencier, se diversifier, se développer ? Ces questions, de tous temps les hommes se les sont posées, et ils ont été assez perspicaces pour comprendre qu'énoncer le problème c'était le résoudre. En effet, cette question émane de l'esprit et la présence de l'esprit dans son produit l'homme suppose son existence dans la substance dont l'homme est composé ; parce que ce qui est extrait ne peut pas contenir ce qui n'est pas dans la substance originelle.

« Le principe vivant de l'homogénéité du complexe et des composants repose lui-même sur un principe fondamental : c'est l'affirmation que l'arrangement ou la combinaison d'éléments ne fait apparaître aucune activité nouvelle, qui serait hétérogène aux activités des éléments composants. L'homme est une argile vivante, disent Diderot et Cabanis, et, d'autre part, il est un être pensant. Comme il est impossible de faire sortir ce qui pense de ce qui ne pense pas, il faut donc que l'argile ait un rudiment de pensée. Mais n'y aurait-il pas une autre alternative ? Est-

« ce qu'un phénomène nouveau, comme par exemple la pensée, ne pourrait pas être le fait d'un arrangement ! On doit exclure cette alternative, car un simple arrangement, une organisation nouvelle, sont incapables de faire sortir de la matière arrangée, organisée, une propriété nouvelle hétérogène à celles qu'elle présente avant cet arrangement ? » On peut réduire autant que l'on veut les éléments du protoplasme vivant, les analyser, les dissocier, dans aucun d'eux on ne découvrira la vie. Or, si la vie n'est pas tout entière dans chaque élément, elle n'est nulle part et ne peut résulter de leur assemblage. Prétendre, comme le fait M. le Dantec, que l'homme et l'animal ne sont rien autre chose que des « combinaisons d'atomes », n'a aucun sens philosophique. Il serait exagéré de prétendre que la conscience humaine est un état de plénitude ; cependant, nous sommes, arrivés avec elle à un point de l'évolution où l'esprit apparaît clairement. Si nous voulons établir la genèse de cette conscience humaine, nous en découvrons les premiers linéaments dans la série des êtres inférieurs qui ne sont que des lueurs presque imperceptibles de la conscience universelle. C'est donc, par une sorte d'envahissement progressif, aux dépens de la matière grossière, que s'est formée la conscience humaine ; et c'est pourquoi c'est énoncer une proposition inintelligible que de la définir : la résultante d'atomes ou de principes inconscients.

« La vie, dit Hœckel, est universelle, on ne peut en concevoir l'existence dans certains agrégats matériels, si elle n'appartenait pas à leurs éléments constitutifs. » En d'autres termes, cela signifie que la vie et la conscience circulent partout.

L'argument de Saint Anselme qui, autrefois, fut en honneur, n'a peut-être pas perdu toute sa force, du fait de son délaissement. On pourrait, semble-t-il, en s'appuyant sur l'idée même d'évolution, le présenter sous une autre forme. Si l'histoire de l'univers n'est pas un rêve, l'évolution nous fait assister à un progrès réel des mondes. L'homme, avec son intelligence, sa liberté, sa conscience, est actuellement au point culminant de la vie terrestre. Or, à moins d'admettre que cette évolution est terminée, à moins de borner l'univers à l'humanité, il faut avoir foi dans la puissance illimitée de la vie. Par conséquent, le terme que nous devons lui assigner c'est l'Infini où, par anticipation, nous projetons les qualités que nous considérons comme le dernier degré de l'évolution actuelle. Le monde a donc une tendance vers l'absolu dont nous constatons la réalisation progressive. Mais comment expliquer cet éclatant phénomène, en dehors d'une Force attractive qui soit elle-même la mesure de la totalité des perfections de l'Univers ? Le temps ne fait rien à cette réalisation de l'Infini : la somme partielle de progrès qui, à chaque étape, vient la grossir ne naît pas d'une génération subite ; elle ne vient pas du monde phénoménal puisque, par hypothèse,

elle n'y est pas encore, mais d'un réservoir qui tient en réserve des énergies cachées, et qui, tout en possédant en plénitude la vie de l'univers, ne la distribue que lentement et progressivement. La matière ne serait rien sans la force qui la soutient et la dirige. Les corps, agents purement passifs, sont les instruments dociles de l'énergie ; c'est elle seule qui se développe et ses diverses transformations sont la cause de tous les phénomènes. D'abord simple cohésion au début, dans le monde inorganique, elle devient de plus en plus sensible, elle s'affine, jusqu'au moment où elle devient consciente. Ce n'est pas tant de l'évolution de la matière qu'il faudrait parler que de sa déchéance.

La finalité, dont la faillite avait été si bruyamment proclamée, semble vouloir de nouveau impressionner les esprits. Le naturaliste Von Baër qualifie de « téléophobie » le mépris professé pour les « cause-finaliers » par les disciples d'Hœckel. M. Boutroux, dans son ouvrage sur la contingence des lois de la Nature écrit : « Les êtres de tous les degrés ont un idéal à poursuivre, « et pour cette raison même, il doit exister en tous un degré de spontanéité, une puissance de changement proportionnée à la nature et à la « valeur de cet idéal... L'ordre ontologique, ou liaison causale des phénomènes, recèle de véritables causes, ou puissances métaphysiques, engendrant les changements du monde. La contingence règne donc, jusqu'à un « certain point, dans la série des causes déterminantes... C'est la finalité « elle-même qui implique dans la succession des phénomènes une certaine « contingence. »

Qu'y a-t-il d'étonnant, disent les mécanicistes, que les organes fonctionnent, si la nature a réuni tous les éléments constitutifs nécessaires ? Cette objection est aussi vieille que Démocrite. La question n'est pas d'expliquer, par une série de causes efficientes, la génération et le fonctionnement d'un organe et les finalistes, comme les mécanicistes, sont d'accord pour admettre l'action causale d'une série de phénomènes, capables, dans leur totalité, de produire un phénomène nouveau. Mais ce qu'il s'agit d'expliquer c'est justement ce groupement, cet enchaînement de circonstances heureuses, leur coopération en vue d'un but à atteindre.

L'embryologie nous apporte ici une précieuse confirmation. Elle nous fait voir des cellules qui se réunissent et se groupent pour produire des organes, des organes se constituer en vue de fonctions qui n'existent pas encore. Comment peut-on, dans ces cas, affirmer que c'est la fonction qui crée l'organe ? Dira-t-on que c'est grâce à une impulsion première ? Mais qui donc l'aurait provoquée ? Avancera-t-on que les premiers organismes ne furent que des ébauches produites à la suite de longs tâtonnements, et que cette réussite fortuite fut le point de départ d'une série d'êtres, de plus en plus parfaits, que l'hérédité a fixés ? Il faut avouer que l'origine d'un être rudimentaire est bien obscure.

De plus, nous ne pouvons, sans nous payer de mots, admettre la réussite de l'univers avec un point de départ si modeste. L'apparition d'une première forme est elle-même un mystère, mais l'apparition persistante et indéfinie de formes toujours supérieures, quoique issues les unes des autres, est plus mystérieuse encore. La preuve de la finalité réside surtout dans cette considération que, si on fait abstraction de toute puissance interne, c'est le hasard qui règne en maître; mais alors, à moins de mettre en doute la valeur de l'expérience qui nous renseigne sur l'harmonie du monde, on ne s'explique plus comment le désordre n'est pas la règle universelle.

Étrange contradiction ! Quand un savant, adversaire déclaré des causes finales, trouve dans les terrains quaternaires un silex taillé, il déclare qu'une intention a présidé à sa taille, que c'est là une œuvre intelligente et que l'homme a certainement existé à ces époques reculées. Mais, quand de l'examen d'un objet particulier il passe à l'examen de l'univers entier, il congédie brusquement la force intelligente pour attribuer à des causes accidentelles la formation du monde inorganique et organique. Non, la matière pondérable n'a pas fait tous les frais de l'évolution, et celle-ci demeurera toujours inexplicable, tant que l'on persistera à vouloir se passer de l'action de l'esprit.

A l'opposé du mécanisme, se trouve l'idéalisme subjectif. Pour lui, l'univers n'est qu'un rêve bien lié, c'est la projection au dehors de nos sensations et de nos idées : en d'autres termes, le passage irréal du subjectif à l'objectif est une illusion métaphysique qui fait que nous nous imaginons sortir de nous-mêmes. Cet idéalisme, que les Anglais appellent « égoïstique » logiquement, est difficile à réfuter ; mais les difficultés qu'il soulève feront toujours que son influence sera médiocre sur la majorité des esprits. D'où pourrait naître, dans cette hypothèse, l'harmonie psychologique qui règne dans le monde ? Comment expliquer l'accord de toutes les âmes sur les points essentiels de la connaissance et de la vie ? Quel est l'horloger merveilleux qui les a remontées pour les faire battre à l'unisson et leur faire indiquer à toutes les mêmes phénomènes ! Et puis, d'où viendrait la conscience d'un monde extérieur ? Il faudrait en faire aussi une nouvelle illusion dont il serait nécessaire de grossir sans cesse le nombre, et l'idéalisme subjectif demeurera toujours indémontrable. Le réalisme ne l'est pas davantage, par voie analytique, mais pourquoi contrarier l'impulsion native de notre nature, en adoptant une doctrine opposée à toutes nos tendances. L'inclination n'est pas une quantité négligeable, c'est une sollicitation de la nature et un indice de la vérité.

L'idéalisme, s'il veut être logique avec lui-même, doit considérer tout objet de connaissance comme inconnaissable. L'argument qu'il invoque ne vaut pas seulement contre la connaissance du monde extérieur, on peut l'in-

voquer également contre les informations de la conscience quand elles sont prises comme objets de connaissance. Comment en serait-il autrement, puisque, d'après le principe fondamental de l'idéalisme, l'esprit est une activité essentiellement déformatrice : il faut donc conclure que chaque état de conscience est une illusion, que, comme le soutient M. Rémacle, « connaître un état de conscience, c'est évidemment ne pas le connaître tel qu'il est ». Il y aurait donc deux sortes d'idéalismes : l'idéalisme externe qui concerne le monde extérieur, et l'idéalisme interne qui intéresse la conscience, le second étant la raison profonde du premier. Ce n'est même pas assez dire, car, si l'on veut pousser l'idéalisme jusqu'à ses conséquences extrêmes, il faut en arriver avec M. Weber à ne plus même distinguer l'être réel de l'être logique. Mais on peut se demander alors d'où vient l'idée du réel si le réel n'existe pas? Si le logique seul existe, si, en dehors de lui, il n'y a que le néant, pourquoi donner la vie à ce néant, et d'où nous peut venir l'idée d'opposer le réel au logique et de lui préférer le dernier? L'esprit lui-même avec son fonctionnement compliqué et ses modifications, ne peut s'expliquer sans l'existence d'une donnée objective. En supposant, comme le veulent les idéalistes, que l'univers et la science elle-même ne soient que des rêves bien liés, il est évident pour tous, que les sensations que nous procure l'univers, ne sont pas les mêmes, quand nous avons atteint l'âge du complet discernement, qu'aux premiers mois de notre enfance. Il faut donner une explication de cette modification. Un esprit placé devant le néant ne pourrait que se contempler lui-même sans jamais rien ajouter à son être : cela ne suppose-t-il pas un fonds où notre intelligence s'alimente. Il est également permis de se demander si la réussite pratique de la science n'est pas une preuve de son objectivité. Il faut bien, en effet, expliquer pourquoi l'action de l'esprit fait surgir certaines formes de préférence à telles autres ; pourquoi, parmi des milliers de faits, un seul nous intéresse-t-il ? Pourquoi ces sélections, pourquoi ces groupements, alors que tant d'autres seraient possibles ? L'explication la plus plausible n'est-elle pas celle qui consiste à dire qu'il doit exister une donnée objective dont certaines propriétés spéciales attirent d'une façon particulière l'attention de l'esprit. La matière s'incline d'elle-même, elle fait les avances pour provoquer cette attention, et l'acte de l'esprit semble plutôt être de distinguer des formes convenables, bien plus que de les engendrer.

Cet idéalisme outrancier, dont la formule logique n'est pas seulement le solipcisme mais le psittacisme, répugne aux lois de la vie comme à celle de la connaissance. A sa place, on peut avantageusement mettre l'idéalisme objectif. Alors s'évanouit l'abîme du néant que l'on avait placé devant l'esprit, et qui le condamnait à se replier sur lui-même et à se mouvoir éternellement à vide. A la place de ce vide, c'est un monde réel qui surgit et

dans lequel l'esprit finit par se reconnaître lui-même, en découvrant dans cette matière ses propres énergies. Au fond, le tort de l'idéalisme subjectif c'est de ne pas prolonger assez loin sa vision et de ne pas donner à l'esprit assez d'expansion, car ce n'est pas seulement dans une tête humaine qu'il réside, c'est dans tout l'univers.

Oui, le monde est spontanéité, il procède d'une impulsion éternelle, et l'univers tout entier n'est qu'une vibration prolongée dont le son, après avoir été en s'assourdissant, tend à redevenir plus limpide et plus harmonieux, à mesure qu'il retentit dans des âmes plus élevées. Comme nous l'avons dit, si, de la trame de vie qui fait le fond de la nature, nous détachons les phénomènes que, pour nos besoins, nous avons enroulés autour d'elle, nous voyons qu'elle est faite d'intelligence et de liberté.

Qu'y a-t-il d'étonnant dès lors à ce que cette vie interne apparaisse au dehors ? La philosophie matérialiste se rend bien compte de ce phénomène, mais elle en ignore la cause véritable.

Nous pouvons donc conclure qu'une Pensée Absolue fait le fond de l'univers et préside à son évolution. C'est à cet Absolu que sont suspendues toutes les réalités. Ce n'est pas tant cette Essence infinie et éternelle qui se manifeste dans les êtres, que son rayonnement, dont les formes multiples sont comme des concentrations.

Cette théorie de l'immanence et de l'évolution supprime-t-elle toute difficulté et peut-elle résoudre d'une façon définitive le problème de Dieu ? Non, car ici encore nous nous trouvons en face du problème du mal. Dans ce système, le mal se trouve pour ainsi dire dilué dans l'univers ; il n'est pas tombé brutalement d'en haut, comme dans l'hypothèse d'un Dieu créateur situé en dehors du monde. Mais le mot évolution, n'est-il pas synonyme de mal ? Qui dit évolution, dit marche en avant, mais marche laborieuse et pleine d'efforts : ce labeur des mondes et des individus est bien une souffrance. C'est la contemplation de ce perpétuel enfantement des êtres qui a pu faire naître l'idée d'un Dieu toujours en train de se faire, et qui se réalise à mesure que dans ces êtres s'épanouit la liberté. Ainsi, tout individu, dans la mesure exacte de sa volonté libre, serait l'auteur du divin. Si l'on s'en tient aux attitudes superficielles de l'univers, il semble bien qu'il doit en être ainsi. Alors s'expliqueraient la lenteur de l'évolution, ses tâtonnements, ses erreurs et ses reculs : Dieu serait la limite que repousserait sans cesse chaque nouvelle aspiration de l'âme humaine.

Mais ce qui alors devient un mystère, c'est la marche elle-même des êtres. Si, au lieu de considérer l'idée comme éternelle, on la place seulement à la fin de l'évolution, c'est le moteur lui-même que l'on supprime et le problème que l'on soulève est encore plus épineux que le premier. Oui, c'est prendre l'évolution à rebours que de prétendre que Dieu se fait. La vérité c'est

qu'il se laisse faire. En dernière analyse, toute la métaphysique se ramène au problème de la finalité, et la question pourra se poser en termes très simples : Oui ou non, l'univers a-t-il un sens ? Y a-t-il une Pensée qui le domine et le dirige, ou son écoulement se produit-il aux caprices du hasard ? Tant que l'on bornera son attention à l'examen superficiel des êtres, la question demeurera insoluble. Si on se contente, en effet, d'assister au défilé des phénomènes, on constatera bien, si l'on a foi dans la raison, une dilatation au profit du beau et du bon, on pourra se rendre compte du triomphe de l'idéal d'amour et de justice qui se réalise dans la production d'effets toujours supérieurs à leurs causes, mais, c'est un acte de foi que nous ferons, c'est le sentiment que nous invoquerons pour légitimer notre conviction ; toujours notre foi demeurera enclose dans notre cœur, et jamais nous ne pourrons la faire partager à ceux pour qui la force invisible que nous invoquons n'est qu'une illusion. Pourquoi, en effet, le progrès de l'univers ne pourrait-il pas s'expliquer par le jeu varié des forces physico-chimiques ? Il y a, dans le monde physique, tant de causes qui sont autant de chances de réussite ! Dans le nombre incalculable de ces causes, notre esprit n'en distingue que quelques-unes et cependant cela lui suffit pour qu'il puisse en admirer la merveilleuse fécondité. Que serait-ce s'il en connaissait la totalité ! Sans doute, on peut toujours se demander comment s'est opérée cette rencontre fortuite des éléments qui a pour résultat le progrès des individus. La réponse de l'école matérialiste à cette question est si insuffisante, qu'elle ne peut influencer que des esprits n'ayant pas eu d'autre orientation. Mais cette faiblesse du matérialisme n'est pas une preuve satisfaisante de la vérité des affirmations du spiritualisme. Pour trouver la véritable solution, il faut abandonner le plan physique sur lequel se font sentir seulement les derniers remous de la vie, pour pénétrer jusqu'au dedans des êtres, jusqu'à la force subtile qui s'irradie dans tous les phénomènes. Là, l'esprit n'est plus dérouté par le scintillement des images, par le mouvement compliqué et rapide des choses, comparables au passage des figures dans un kaléidoscope ; c'est une vie intense et homogène qui s'étend comme une nappe unie.

Là, tout est idée car tout est liberté. Comme le remarque M. Fouillée, l'idée de liberté n'est pas dans l'univers un simple accident de surface, « elle est bien plutôt la révélation et la conscience progressive de ses lois « les plus fondamentales, de son moteur le plus intime, de la vraie essence « des choses, la même chez tous les êtres, à des degrés divers et en des « combinaisons diverses. La nature entière est comme une ascension éternelle vers un idéal qu'elle conçoit de mieux en mieux, mais qui la domine « toujours. » Il ne faut pas nous faire illusion, ce que nous voyons de la vie n'est que sa transparence, que sa réfraction sur l'écorce rugueuse des

corps, et cela aussi est un mal, mais un mal nécessaire. Si l'absolu était toujours resté immobile et silencieux dans sa vie solitaire, sans doute le mal n'aurait jamais existé, mais cela ne peut avoir pour nous aucun sens. Quand nous parlons de l'univers nous entendons par là l'univers manifesté. Si, par la réflexion spéculative, nous essayons de le considérer dans son essence, de le ramener à ce point mathématique, infini, qu'est l'absolu, alors il nous échappe et nous dépasse, et c'est trop de l'appeler l'Incommunicable et l'Impensable, car, en l'appelant ainsi, on le définit encore d'une certaine façon. Notre esprit postule son existence quand il contemple son irradiation dans les êtres; mais là s'arrête sa certitude. Il faut espérer que, à mesure que nous nous rapprocherons de Lui, notre âme pourra en avoir une compréhension plus lucide. En attendant, notre sollicitude doit être, de tendre vers le Dieu inconnu, par toutes les aspirations de notre pensée et de notre amour.

Et puis, ce qui doit nous consoler et nous raffermir contre le découragement, c'est la certitude que le mal est purement négatif; lentement, mais sûrement, le bien le refoule et, par ses victoires successives, il s'assure le triomphe définitif. Au début, n'assiste-t-on pas au conflit universel des êtres dominés par une fatalité brutale et luttant sans se connaître par une sorte de malentendu et d'aveuglement? De cette mêlée d'énergies aveugles et furieuses, se dégage péniblement la vie; une organisation rudimentaire, mais toujours perfectible, apparaît, d'où émergeront bientôt la conscience et la liberté.

Puisqu'en dehors de l'Absolu Incommunicable il ne pouvait y avoir que l'évolution, la formule de l'univers est donc nécessaire; le monde est ce qu'il est parce que, du moins dans sa constitution générale, il ne pouvait être autrement. Maintenant, il est permis de se demander si le caractère douloureux que revêt l'évolution n'a pas été aggravé du fait de la liberté. La résistance que le progrès a rencontrée, de la part des êtres de la nature, n'a-t-elle pas été la cause de heurts pénibles? Nous l'ignorons peut-être toujours. L'intervention de la liberté, à l'aurore de la vie, fut sans doute bien précaire, mais qui pourrait dire qu'elle n'a pas contribué à rendre plus douloureuse une évolution, qui aurait pu s'accomplir sans secousses et sans souffrances par une progression insensible. Si nous considérons cette partie de l'évolution qui pour nous est la plus intéressante, la vie humaine, nous pouvons constater que bien des misères physiques et morales sont notre œuvre. Si on pouvait retirer tous les virus introduits dans le monde par l'inconduite ou l'imprudence, s'il était possible de supprimer toutes les causes de mort dues à nos défauts ou à nos vices, que de douleurs en moins dans l'univers! Comme le présent n'est que le prolongement du passé, aussi loin que nous pourrions remonter, nous rencontrerions les mêmes obs-

tacles apportés par les individus eux-mêmes à leur propre félicité. On ne peut donc affirmer que les inégalités du sort ne soient pas des dettes de justice que nous payons maintenant, pour les avoir contractées dans nos vies antérieures. Nous venons de très loin, les vestiges des vies inférieures qui sont en nous prouvent que nous avons vécu ces vies ; autrement quel mauvais génie aurait pu, à notre insu, les introduire en nous ? L'hérédité n'est pas un acte créateur, c'est un véhicule de transmission qui nous redonne des tares dont nous n'avons pas su nous débarrasser et c'est ainsi, que, malgré notre orgueil, nous sommes obligés de constater, au milieu de quelques grands, des amours, des haines et des convoitises des âges préhistoriques. Cela sans doute n'explique pas la première apparition du mal.

Si nous voulions refaire le genèse du mal, il nous faudrait remonter bien haut. La première vibration émise par l'Absolu était toute conscience et toute liberté. Mais, de même que nous, qui sommes aussi doués de ces qualités supérieures, nous pouvons également monter ou descendre, cette monade divine, détachée de son centre, pouvait opérer son évolution en restant en harmonie avec lui, en demeurant fidèle aux lois de l'attraction divine. L'existence actuelle du mal prouve que c'est par une rupture, dont les traditions religieuses semblent avoir gardé le souvenir, que l'évolution ou plutôt l'involution a commencé. De là, cette déchéance lamentable d'une conscience lumineuse et vibrante, s'alourdissant de plus en plus par des chutes sans nombre, jusqu'à devenir sourde et sans éclat. C'est de ce bas-fond que commence la montée des êtres, l'évolution proprement dite.

Il est bien difficile de saisir la différence qui existe entre ce foyer divin et la première étincelle qui s'en échappe et comment s'est opéré le dégagement. Cependant, c'est l'existence et le mouvement de l'univers qui exigent cet acte initial, que notre intelligence ne peut encore saisir. Le panthéisme absolu, en identifiant ce Centre Ineffable avec toutes ses manifestations ne peut rendre compte de l'évolution, sans concilier des termes contradictoires. Mais il y a place pour un panthéisme relatif distinguant l'essence même de Dieu, de ses attributs qui, cependant, demeurent de même nature que Lui. Il y a donc, dans l'immanence même, une certaine transcendance. Puisque désormais, en s'appuyant sur les découvertes les plus récentes, il est permis de concevoir, quand une fois on a rompu avec les lois tyranniques de l'espace, la possibilité d'une pénétration des corps les uns dans les autres, ne peut-on pas faire l'hypothèse hardie d'une compénétration des âmes ? Sans doute, les consciences individuelles sont des contractions qui forment comme des noyaux solides, des centres résistants, qui s'enveloppent de tout ce qui constitue notre individualité. Cependant, il ne faut pas confondre l'individu avec la personnalité : celle-ci n'appartient pas à notre monde, c'est le fonds commun de tous les êtres, mais que

chacun, par suite d'une illusion, veut accaparer. Notre individualité au contraire est essentiellement mouvante ; les matériaux dont elle se compose se dissolvent au cours de notre vie et se déposent dans ce fonds mystérieux qu'est la personnalité. Cette matière, dont est composé ce que nous appelons notre moi, est tissée avec les faits minuscules de notre existence éphémère qui nous intéressent si peu que, souvent, ils passent inaperçus. D'autres, il est vrai, sont plus sensibles, ils affectent nos facultés psychologiques, mais ils n'échappent pas pour cela à l'action corrosive du temps qui les ronge et les éparpille en mille souvenirs imprécis et flottants. Il n'y a que ceux qui ont eu pour nous un intérêt spécial, qui vraiment ont été le but et la grande préoccupation de notre vie tout entière, qui demeurent inaltérés : les sentiments les plus aigus s'émeussent et il n'y a de définitif que ce qui rejoint le spirituel et l'universel, ce royaume de la paix, que nous atteignons lorsque nous nous sommes abriqués nous-mêmes. Dans l'admirable doctrine des Oupanishads, il est souvent question du Soi Universel avec lequel nous devons nous identifier. N'est-ce pas là le grand travail de tous ceux qui essayent de réaliser la perfection, et dont tous les efforts tendent à donner à leur âme plus de dilatation, à l'enrichir toujours avec les dépouilles de la matière asservie et vaincue ? La Vie n'est pas autre chose que cette dilatation perpétuelle, elle continuera toujours, mais l'important, l'unique nécessaire est de ne pas la fragmenter, et de ne pas vouloir l'isoler dans les replis de notre âme. Une fois libérés de nos fausses conceptions sur la Vie, quand nous aurons rompu avec tous nos besoins égoïstes de division, nous atteindrons l'Universel. Les zones psychologiques, que dès maintenant nous voyons se modifier et s'élargir, aboutiront à un état d'équilibre, et en supposant même que cette dilatation toujours plus grande des âmes, n'aboutisse pas à l'unité, elles vibreront à la tonique et leur symphonie aura pour conséquence un état de parfaite quiétude et de stabilité.

Il ne faut pas que ces perspectives nous épouvantent. Nos préoccupations et nos désirs de l'heure présente viennent d'une psychologie transitoire et il nous est impossible de prévoir notre vie future, pas plus que, lorsque nous étions enfants, nous ne pouvions soupçonner quels seraient les idées et les sentiments de notre âge mûr.

Quant à l'Absolu, il est essentiellement inatteignable, et constitue bien plutôt une attirance, une aspiration, qu'un terme auquel nous devions jamais aboutir.

Du reste, parler d'un terme de l'évolution n'est-ce pas encore recourir à l'idée de temps ? Il ne peut être question d'un point de départ et d'un point d'arrivée de l'évolution que si nous l'envisageons du dehors. En réalité, tout dure et c'est nous qui introduisons les successions, en durcissant la durée et en la fragmentant, après l'avoir pour ainsi dire décalquée sur l'es-

pace rigide sur lequel nous avons déjà opéré des divisions antérieures. Le Réel, qui n'est autre que la Conscience Universelle ou le Moi qui se confond avec elle, vibre éternellement, et ce que nous appelons ses manifestations temporaires et successives ne sont que le chatoiement de cette Force Unique, que notre esprit, à la façon d'un prisme, a décomposée et fragmentée pour en colorer chacun des êtres de l'univers.

Si, par hypothèse, les centres de consciences individuelles doivent toujours demeurer irréductibles les uns aux autres, pourquoi refuser le même privilège à la Conscience suprême de laquelle ces consciences particulières procèdent ? De même que celles-ci sont reliées entre elles par les invisibles liens de la pensée et de l'amour, de même cet Absolu, source de toutes les énergies et dont tous les êtres ne sont que les irradiations, demeure solitaire et incommunicable dans l'intimité de sa vie, mais cependant sait faire sentir sa présence au sein de la nature. Les astronomes nous disent qu'il existe des étoiles si éloignées que leur lumière ne nous est pas encore parvenue. Et cependant nous croyons à leur existence. C'est sans doute par suite de notre éloignement de ce centre de Vie qu'il nous est impossible de rien en comprendre.

Un jour viendra, peut-être, où plus évolués nous nous serons davantage rapprochés de Lui ; ce jour-là notre esprit sera éclairé par des lumières insoupçonnées. Nous venons de très loin et de très bas, et si beaucoup de vies nous précèdent, il nous en reste encore davantage à parcourir, mais nous devons espérer que, de plus en plus, notre âme vivra dans une atmosphère chaude et lumineuse.

Et maintenant que faut-il penser du Monde ? Est-il mauvais ou est-il bon ? La réponse dépend de l'attitude prise, du point de vue auquel on s'est placé. L'optimisme et le pessimisme ne sont au fond que des perspectives différentes qui résultent de la façon d'envisager les choses. L'univers, par le fait même qu'il ne pouvait être autrement, est ce qu'il doit être. Il ne pouvait être que relatif puisqu'il est une simple manifestation. En principe, il est donc permis de le déclarer bon avec Spinoza, mais en fait, si nous considérons la partie de l'univers qui nous intéresse, celle qui est à la portée de notre action et sur laquelle nous avons un rôle à remplir, alors l'horizon s'assombrit. Ce monde, qui pouvait être considéré comme le meilleur possible au point de vue de l'abstraction, devient le séjour de toutes les souffrances, chacun de ses rouages, mû par une fatalité brutale, produit un brisement, chacun de ses mouvements enfante la douleur. Peut-être est-ce la faute de la liberté, qui était brutale avant d'être consciente et qui, depuis, est devenue homicide. Quoi qu'il en soit, le mal est là, il s'impose à nous, nous écrase, et notre espoir unique est de le voir s'évanouir sous l'action des siècles. Notre terre aura depuis longtemps disparu que ses derniers

remous se feront encore sentir. Mais ce que nous pouvons affirmer, en voyant derrière nous la longue suite de ses défaites, c'est qu'un temps viendra où le triomphe du Bien sera définitif.

Que devient dès lors le dogme de la Providence ? Pouvons-nous encore audacieusement espérer une intervention de l'Infini en notre faveur, ou ne serait-il pas plus sage de renoncer à toute espérance de ce côté, et de borner notre ambition à des relations avec des êtres qui ne soient pas en dehors de notre portée ? Rien n'autorise l'abandon d'une aspiration aussi idéale et qui ne se retrouve que dans les religions les plus avancées. Sans doute, Dieu n'intervient pas comme le pensent la plupart des théologiens, car le miracle n'est rien autre chose qu'un fait naturel à signification morale et religieuse. Envisagé en dehors des lois de la nature, qui sont la manifestation même de Dieu, le phénomène miraculeux demeure incompréhensible, car il ne saurait apparaître comme un fait, qui matériellement se distingue des autres et échappe à l'ordre naturel. Mais ce fait naturel qu'est le miracle, par suite des circonstances dont il est entouré, suggère à la foi la présence et l'action de Dieu. D'ordinaire, nous n'apercevons que l'action contingente et finie, toute de surface, des énergies créées, et nous négligeons l'action tout à la fois immanente et transcendante, dont elles sont comme l'écho affaibli dans le temps et dans l'espace. Lorsque, par suite d'une disposition intérieure, le premier aspect disparaît pour laisser place au second, c'est le miracle. En d'autres termes, le miracle c'est la transparence fugitive de l'univers invisible et la conscience que nous en prenons quand, à la lueur de cet éclair, nous parvenons à distinguer, derrière les faiblesses et les lenteurs de la nature physique, l'action plus active et plus féconde d'un monde supérieur. Puisque tout est en relation intime avec l'absolu, puisque tout est suspendu à son acte pur, de quel droit couperait-on les attaches qui nous unissent à Lui ? Si ce procédé logique pouvait se réaliser dans la réalité, ce serait l'effondrement de l'univers lui-même. L'expérience journalière prouve que l'intervention divine n'interrompt jamais le cours de notre évolution. Si quelquefois une prière ignorante ou égoïste semble exaucée, c'est une pure coïncidence et les millions de fois où la tentative humaine a échoué dans ses supplications prouvent que ce n'est pas ainsi que s'exerce l'action divine mais bien toujours dans le sens de l'évolution générale. La communauté d'origine de notre volonté avec la volonté divine fait que nous pouvons dire que c'est Dieu qui agit, quand cette noble faculté rentre en acte. Quand nous parlons ainsi de volonté ou de liberté, il ne s'agit pas, bien entendu, de la volonté de mal faire qui n'est qu'une perversion, contraire à notre évolution, mais de cette liberté sous-jacente qui, elle, n'est pas sujette aux défaillances, ni soumise aux vicissitudes des plans inférieurs de la matière et qui, activité pure et vie divine, nous sollicite toujours d'une manière infaillible

et nous attire dans la voie de notre éternelle destinée. La Providence divine se trouve donc au dedans de nous-mêmes et ce n'est pas assez dire que nous marchons sous sa direction puisqu'Elle est en nous et que nous sommes en Elle. Pour la rejoindre, il faut descendre jusqu'au Moi profond et universel, pénétrer jusqu'à la trame de vie que recouvrent les scories amoncelées par les erreurs et les faiblesses de notre action sur la nature. Sur ce monde trompeur et décevant des apparences, nulle trace de l'intervention divine. Aussi, quand nous prions pour modifier à notre profit ce monde inférieur, notre prière est vaine et notre supplication retardante. Comme c'est par la pensée et l'action que nous vivons la vie intérieure, la prière ici se confond avec notre effort. « Ce n'est pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur qui rentreront dans le « royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté du Père Céleste. »

La prière, sous forme de formules, est donc purement symbolique, c'est un adjuvant souvent précieux, un mécanisme efficace pour donner le branle à notre volonté, mais ce n'est pas autre chose : toutefois sa fécondité pour les âmes débutantes est indiscutable puisqu'elle les met en posture de recevoir la grâce divine.

En dehors de Dieu, y a-t-il des êtres plus rapprochés dont l'action serait plus immédiate, dont l'intervention bienveillante serait plus sensible, capables d'exercer une influence salutaire sur le monde que nous habitons ? S'il est vrai que quelque chose d'indestructible demeure, que notre être ne peut s'abîmer tout entier dans le néant ou se perdre dans l'absolu, rien ne s'oppose à ce que des liens invisibles nous unissent aux âmes disparues. Pourquoi nos appels si souvent désespérés resteraient-ils sans écho ? Pourquoi les prières que nous leur adressons tomberaient-elles dans le vide ? Chaque élan de notre âme doit créer une forme-pensée qui est comme une sorte de prolongement fluidique de nous-mêmes. La mort n'est qu'un incident passager, la disparition d'une forme et d'une activité momentanées de l'être, notre vie s'écoule avant comme après dans la direction même que nous lui avons donnée ici-bas, avec ses mêmes attraits et ses mêmes répugnances, avec sa tendance vers l'Idéal ou son désir insouvi des choses terrestres. Des influences, bonnes ou mauvaises, peuvent donc s'exercer avec un mode spécial et souvent déroutant pour ceux qui n'ont d'autre méthode d'investigation que celles que nous fournissent nos expériences sur le plan physique.

Les objections faites contre la grâce et la prière sont tirées du déterminisme des lois de la nature. Or, le déterminisme n'est valable que si nous considérons l'univers comme un système clos par le temps et l'espace. Mais l'action divine est indépendante de ces lois, elle n'est pas conditionnée par les symboles de notre esprit. Il est bon de revenir encore sur cette importante idée, que la vie, telle que nous la vivons dans le présent, n'est pas la vérité.

ble vie : c'est un reliquat de nos existences antérieures, c'est le dernier degré d'une hiérarchie supérieure. Oui, le monde est plus spirituel qu'on ne le croyait ; le surnaturel est chez lui partout et le monde physique n'est que sa manifestation la plus grossière ; cette matière opaque, que dans un moment d'égarement l'esprit avait proclamée le tout de l'univers, avec laquelle il n'avait pas rougi de se mésallier, nous la répudions maintenant et nous déclarons grandes les âmes qui savent s'affranchir de ses étreintes. Le subliminal est à la fois la réminiscence et la vision d'un monde d'où nous venons et vers lequel nous retournons. C'est parce que l'univers est d'origine spirituelle que sa révélation, qui est celle du Bien et du Beau, est autre que le triomphe de la puissance matérielle. Ce n'est qu'en mettant notre âme en harmonie avec cet univers supérieur que nous pourrons le comprendre et avoir de lui cette sensation de présence, qui est bien la plus forte de toutes les convictions.

« Ceux, dit W. James, pour qui Dieu et le devoir ne sont encore que de simples mots, peuvent en faire des choses beaucoup plus réelles en accomplissant chaque jour un petit sacrifice à leur intention. Notre volonté sans doute ne créera pas Dieu, mais elle le retrouvera, de sorte qu'il sera pour nous dans la mesure où nous aurons voulu qu'il soit. » C'est bien, en effet, autour de nos désirs que viennent se cristalliser nos sentiments et nos pensées ; si ces désirs ne sont pas créateurs, ils sont révélateurs, ils nous découvrent la Réalité transcendante qui se dissimule derrière les réalités sensibles.

(A suivre.)

E. W.

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE XXII

MÉDIUMS DIVERS

Un clairvoyant très fort et très remarquable est M. Towns, de Portobello Road. Comme conseiller d'affaires et « prédiseur » de l'avenir, je ne crois pas qu'il soit surpassé. Celui qui s'enquiert du prophète, ne le trouvera pas dans une luxueuse résidence à Portobello Road ; loin de là, ce devin reste dans une petite boutique de commerce d'huile et quand l'occasion s'en présente, il est plutôt un commerçant à la parole bourrue. Il veut bien voir ses clients en particulier, à de certains jours, quand il est chez lui, quoiqu'il soit préférable de prendre un rendez-vous ; mais il tient un cercle tous les mardis soir, dans lequel tout le monde est admis et où il n'y a de contribu-

tion que ce que vous êtes disposé à donner, depuis la monnaie de cuivre jusqu'à la pièce d'or.

Ces réunions, qui sont très suivies, sont toujours ouvertes par une prière dite par M. Towns, après quoi on chante un hymne et la séance commence. Tout le temps le gaz est allumé et M. Towns se tient au milieu du cercle. Il n'entre jamais en transe, mais frotte son front pendant quelques minutes, puis se tourne subitement vers les membres de l'assistance auxquels il semble s'adresser indistinctement et selon l'impression qu'il ressent. Il parle avec autorité, par métaphores ou allégoriquement, mais de manière à être parfaitement compris de la personne à laquelle il s'adresse. Il n'y a pas seulement que des femmes simples ou des esprits superficiels qui assistent aux audiences de M. Towns ; vous pouvez voir autour de lui beaucoup de gens d'affaires, graves et souvent anxieux d'apprendre s'ils vendront leurs « actions » ou s'ils les conserveront jusqu'à ce que le cours s'élève, ou qui viennent pour retrouver des certificats ou des papiers de valeur perdus ; d'autres qui cherchent à découvrir qui leur a fait disparaître de l'argent ou des papiers importants. Une fois, en ma présence, un homme, à l'air sérieux, avait gardé ses yeux fixés sur lui pendant quelque temps, évidemment désireux de parler. M. Towns se tourna subitement vers lui : « — Vous avez besoin de savoir, commença-t-il, sans préambule, où trouver le certificat de baptême ? » — « C'est cela, répondit cet homme, c'est une perte de milliers de livres s'il ne « reparait pas. » — « Laissez-moi voir », dit M. Towns en portant le doigt à son front : « Avez-vous songé à une église à tour carrée, laide et massive construction, à l'intérieur blanchi à la chaux, au village de... ? » « Attendez ! » « Je puis voir le registre... l'acte est à la page 200... C'est le certificat que « vous cherchez ». Le nom est celui de... Le nom de la mère est... »

— « C'est parfaitement cela, dit l'homme et c'est bien dans l'église de... ? »

— « Ne vous l'ai-je pas dit... ? » répliqua M. Towns qui n'aime point qu'on doute ou qu'on le contredise. — « Allez et vous trouverez cela. » Et l'homme s'y rendit et trouva le certificat en question. — A écouter les conversations échangées entre lui et ses clients, à ces réunions, on juge que M. Towns n'est pas moins bon pour les choses d'amour que pour les affaires d'argent et c'est une intéressante expérience d'y assister quand on n'y vient que par curiosité. Mais, naturellement, lorsqu'on veut le voir en séance privée, cela demande de sa part une plus grande attention. Il ne consent pas, toutefois, à donner de consultations à tout le monde et il ne faut pas tenter de le tromper. Il est d'un esprit excessivement clairvoyant et s'il vient à prendre quelqu'un en dégoût, il le lui dira sans la plus légère hésitation. Les mensonges mondains n'ont pas cours dans la petite boutique d'huile.

Un de mes parents, qui n'était pas le plus fidèle mari du monde et qui, par conséquent, jugeait la probité conjugale de sa femme d'après la sienne,

vint chez M. Towns pendant une courte absence de celle-ci, pour lui poser une question délicate.

La dame était bien connue du médium, mais il n'avait jamais vu le mari et ne se doutait nullement de la qualité du visiteur, jusqu'à ce qu'il l'eût vu tirer une lettre de sa poche, la poser sur la table et dire : « Voilà, regardez « cette lettre et dites-moi si l'écrivain m'est fidèle. »

M. Towns m'a dit qu'il prit l'enveloppe dans sa main, vit le visage de la dame photographié dessus et, en même temps, toute la noirceur de la vie du mari. Il se leva comme une divinité vengeresse et montrant la porte : « Cette lettre, dit-il, a été écrite par M^{me} ... Allez ! homme, et lavez proprement vos mains ; alors, vous pourrez venir me poser des questions au sujet de votre femme. Et l'orgueilleux lourdaud s'enfuit en descendant rapidement l'escalier. Je suis allée souvent moi-même chez M. Towns, avant d'entreprendre certaines affaires, et j'ai toujours reçu de lui des avis exacts sur ce qui arrivait dans la suite. Quand je fus sur le point de partir pour la tournée du « Golden Goblin », avec le concours de mon fils, j'allai lui demander si elle réussirait. Il me dit, non seulement combien d'argent elle rapporterait, mais encore où étaient les points faibles.

Le drame avait été complété, et mis de suite en répétition, et grandement recommandé par tous ceux qui l'avaient vu et entendu. M. Towns cependant, qui ne l'avait ni lu ni vu jouer, insista pour qu'on y fît des changements avant que ce fût un succès complet. Cela m'ennuyait et je savais que cela serait désagréable à mon fils, l'auteur ; de plus je pensais que c'était une erreur, aussi n'en dis-je rien. Mais un mois ne s'était pas écoulé que les changements étaient reconnus nécessaires et faits en conséquence. Tout ce que M. Towns avait annoncé à cette occasion se réalisa ; il me désigna même les étrangers que je devais rencontrer dans cette tournée, et comment leur connaissance devait influencer ma vie, combien de temps durerait ce tour et dans quelles villes nous obtiendrions le plus de succès.

Je puis assurer, à plusieurs de mes amis professionnels, que s'ils voulaient prendre la peine de consulter un clairvoyant de bonne foi sur leurs engagements, avant de les contracter, ils ne se trouveraient pas si souvent à la merci d'un directeur retors comme ils le sont maintenant. Peu de temps après, je reçus une sommation de la Cour du Comté et bien que je susse que j'étais dans mon droit (la loi se prête à tant de subterfuges), je me sentais nerveuse. La cause était appelée pour onze heures, un certain mercredi, et la veille je me rendis au cercle de M. Towns. Lorsque vint mon tour de le questionner, je dis : « Voyez-vous où je serai demain matin ? — Je puis voir que vous êtes appelée devant un tribunal mais la cause sera renvoyée. » — « Renvoyée ! m'écriai-je, mais elle est fixée pour onze heures, elle ne peut « être renvoyée ! » — « Les causes sont parfois renvoyées à d'autres cours,

dit M. Towns ». Pensant qu'il n'était pas en parfait état de lucidité, je repris : « Vous devez vous tromper, c'est une affaire très ordinaire, elle ne saurait être renvoyée à une autre cour. Mais la gagnerai-je ? » — « Dans l'après-midi », ajouta le médium. Ses réponses me causèrent un tel désappointement que je n'y accordai que peu de confiance et je me rendis le lendemain matin au tribunal assez énervée. Mais tout fut très correct. La cause fut appelée à onze heures, et comme le défenseur n'était pas arrivé, on passa outre et les affaires suivantes occupèrent un temps tel que le magistrat pensa que la mienne ne pourrait être expédiée et la renvoya à deux heures, devant une autre cour, afin d'être entendue devant le greffier, qui se décida tout de suite en ma faveur, de sorte que je gagnai dans l'après-midi.



Un après-midi, dans un de mes jours de « salade verte » du spiritisme, quand toute expérience fraîche me coupait presque la respiration, je me rendis à la Librairie Progressive de Southampton Row demander s'il n'y aurait pas quelque nouveau médium venu dans la ville. M. Burns n'en connaissait pas; mais il me demanda si je n'avais jamais assisté aux expériences de M^{me} Olive dont une série se tenait chaque semaine dans les salons de la Librairie. Je l'ignorais; j'achetai, une demi-couronne, un billet d'admission et m'y rendis le soir même. Quand j'entrai dans la salle des séances, le médium n'était pas arrivé et j'eus le temps d'examiner l'assistance. Elle me sembla triste et sérieuse. Il n'y avait ni chuchotements, ni ricanements et ce qui me frappa c'est que ces gens me semblaient plutôt des patients attendant l'arrivée du docteur, que réunis pour une soirée amusante; et, à ma surprise, ce fut ce que, dans la suite, je découvris qu'ils étaient réellement. M^{me} Olive ne nous fit pas longtemps attendre et quand elle entra, vêtue d'une robe de mousseline lilas, avec ses cheveux dorés séparés à plat sur le front, ses yeux très bleus, et un doux et féminin sourire promené sur le cercle, elle semblait bien différente de l'idée populaire que donne ordinairement le médium professionnel. Elle s'assit sur une chaise au milieu du cercle et ayant fermé les yeux, elle s'endormit. Puis, elle se leva et ses yeux encore clos, elle dit d'une voix agréable mais virile à la fois : « Et maintenant, mes amis, que puis-je faire pour vous ? » Une dame du cercle commença à demander un avis pour sa fille. Le médium leva sa main : « Arrêtez ! s'écria-t-elle, vous faites mon ouvrage. Amie, votre fille est malade. Vous savez. Alors c'est mon affaire de voir ce qui la concerne. » Voulez-vous venir ici, jeune dame et laissez-moi toucher votre poulx. » L'ayant fait, le médium détailla exactement ce que contenait l'estomac de la fille et ordonna ce qu'elle devait manger et boire à l'avenir.

Une autre dame s'avança, tenant une ordonnance écrite ; le médium examina la dame, fit un changement ou deux dans la prescription et lui dit d'aller avec cela jusqu'à de nouveaux ordres. Ma curiosité fut excitée et je chuchotai à ma proche voisine : « Quel est son guide ! » — « Sir John Forbes, un médecin célèbre, me répondit-elle ». — « Il a presque autant de savoir maintenant que de son vivant. »

Je n'étais pas positivement malade en ce temps, mais je n'étais pas forte et rien de ce que me prescrivait le docteur de la famille ne semblait me faire de bien. Désirant apprécier les capacités de « Sir John Forbes », j'allai au médium et m'agenouillai à côté d'elle. « Quelle est ma maladie, Sir John, commençai-je ? » — « Ne m'appellez pas par ce nom ; petite amie », répondit-il, « nous n'avons pas de titres de ce côté-ci. » — « Comment vous appellerez-vous, alors ? » dis-je — « Docteur, simplement docteur » fut sa réponse mais d'une voix aimable. « Alors, dites-moi ce que j'ai, docteur. » — « Venez plus près, je vais vous le dire à l'oreille. » Il me fit le récit détaillé de ce dont je souffrais et me demanda ce que je faisais, et le lui ayant dit : « Mauvais, très mauvais, dit-il en secouant la tête. » Voici, « donnez-moi un crayon et du papier. » J'avais un carnet avec un crayon métallique dans ma poche que je lui tendis et sur lequel il écrivit une prescription. « Prenez cela et vous serez mieux, petite amie », dit-il en me le rendant. Quand je pus examiner ce qu'il avait écrit, je vis avec surprise que l'ordonnance était rédigée en latin abrégé avec les doses de chaque ingrédient données de la façon habituelle par les médecins.

M^{me} Olive, femme simple bien qu'intelligente, me semblait bien incapable d'avoir une instruction aussi élevée. Toutefois je me décidai à avoir une opinion, meilleure que la mienne, et la première fois que je fis appeler mon médecin, je lui dis : « J'ai reçu, docteur, une ordonnance que je serais désireuse d'essayer avec votre permission. Je désire que vous y jetiez un coup d'œil pour voir si vous en approuverez l'emploi. Je lui tendis en même temps mon calepin, et je le vis devenir rouge en regardant la prescription. « Il n'y a rien de mauvais ? » demandai-je. — « Oh ! chère, non, me répondit-il d'un ton offensé, vous pouvez essayer votre remède et vous en trouver bien, mais je dois vous avertir que la prochaine fois que vous consulterez un nouveau docteur, vous voudrez bien congédier l'ancien auparavant. » — « Mais, cette prescription n'a pas été écrite par un docteur », lui répondis-je. Il me regarda et parut encore plus offensé. — « Il est inutile d'essayer de me tromper, madame Ross-Church ! Cette prescription n'a pu être écrite que par un médecin. » Il fallut longtemps avant que je pusse lui faire croire *qui* l'avait écrite et en quelles circonstances.

Quand il fut convaincu de la vérité de mon assertion, il fut très étonné et laissa de côté sa bouderie professionnelle. Il fit plus, il ne me pressa pas

seulement de suivre la prescription, mais il confessa que son premier chagrin était dû à ce fait qu'il n'y avait pas pensé lui-même. « Cela, dit-il en désignant l'un des ingrédients, est la seule chose appropriée à votre cas, et cela me fait voir que seul un fou pouvait croire qu'une « femme » peut avoir eu l'idée que je n'ai point eue. »

Rien n'aurait pu décider ce docteur à croire au Spiritisme, bien qu'il continuât à affirmer qu'un médecin seul pouvait avoir prescrit la médecine; mais comme je vis des douzaines d'autres cas traités, à la même époque, par M^{me} Olive et en ai vu des douzaines depuis, je sais qu'elle fait cela par un pouvoir qui n'est pas le sien propre.

Plusieurs années après que « Sir John Forbes » m'eût donné des conseils sur ma santé, et lorsque son médium eût épousé le colonel Greck et alla demeurer en Russie, il fut si chagrin de quitter ses nombreux malades, et eux de le perdre, qu'il voulut me contrôler afin que je pusse continuer de pratiquer, mais après quelques tentatives il renonça à cet espoir.

Il dit que ma cervelle était trop active pour qu'un esprit pût la magnétiser; et il n'est pas le premier ni le dernier qui ait fait la même tentative et qui ait échoué.

« Sir John Forbes » n'était pas le seul contrôle de M^{me} Olive. Elle avait un charmant esprit appelé « Sunshine » (clarté du Soleil), qui venait habituellement pour la clairvoyance et la prophétie, et un nègre très comique nommé « Hambo », qui était aussi plaisant et plein d'esprit naturel et de reparties que sont les nègres en général, et comme M^{me} Olive qui est une femme gentille et calme, ne l'était assurément point. Hambo était le conseiller d'affaires et le directeur et quelquefois il se matérialisait, ce que les autres ne pouvaient faire. Ces trois influences étaient l'opposé l'une de l'autre et de M^{me} Olive, autant qu'il est possible à des créatures de l'être. Sir John Forbes, digne, courtois et vraiment bienveillant, comme un parfait vieux gentilhomme; Sunshine, jeune fille indienne, douce et sympathique, pleine de gentilles réprimandes contre le mal et d'exhortations pour mener une vie élevée; et Hambo, enjoué, spirituel, appelant une bêche une bêche, descendant parfois même à la trivialité, mais sans être jamais ni méchant, ni désagréable.

Je les connus tous pendant plusieurs années, jusqu'à les regarder comme de vieux amis.

M^{me} Greck est veuve maintenant et réside en Angleterre, et j'ai entendu dire qu'elle donne encore des séances à ses amis. S'il en est ainsi, un grand bienfait, dans la personne de « sir John Forbes », est revenu à une portion de l'humanité.

J'ai gardé pour la fin un médium physique bien connu, non parce que je considère ses pouvoirs comme parfaitement réels, mais parce qu'ils sont d'une nature qui ne paraîtrait pas telle à ceux qui n'ont pas été convaincus. Je fais allusion à M. Charles Williams, avec qui j'ai tenu séance plusieurs fois seule, et aussi avec M^{me} Guppy-Volckman. Les manifestations qui ont lieu à ses séances sont toujours matérielles. Le bien connu John King est son principal contrôle et apparaît invariablement sous sa médiumnité, et Ernest est le nom d'un autre. J'ai vu Charles Williams quitter le cabinet en état de transe et errer, sans but, çà et là, autour de la chambre, tandis que John King et Ernest étaient au milieu du Cercle, et je les ai entendus le blâmer de son imprudence. Je l'ai vu aussi, dans les mêmes circonstances, dans une séance qui avait lieu l'après-midi, prendre les rideaux de la fenêtre pour les rideaux du cabinet, et les tirer subitement de côté, laissant la pleine lumière du jour tomber sur la scène, et montrant vacante la place où un moment auparavant les esprits se tenaient et parlaient.

Une fois, John King demanda au colonel Lean ce qu'il voulait qu'il lui apportât, et il lui fut répondu, *mentalement*, de venir prendre ma bague en brillants à mon doigt, et de la passer à celui de mon mari.

Cette bague était placée entre mon anneau de mariage et un lourd serpent d'or, et je tenais en ce moment la main de ma voisine, et malgré cela, la bague fut séparée des deux autres et transportée au doigt du colonel Lean, sans que je me fusse aperçue de rien en la circonstance. J'ai vu cela, et bien d'autres merveilles, avec la médiumnité de M. William; mais comme je ne puis produire de preuves de leur réalité que ma propre conviction, il me semble inutile d'en dire davantage. Seulement, je ne pouvais clore la liste des médiums avec lesquels j'ai eu des séances intimes à Londres, et dont j'ai reçu tout à la fois, affabilité et courtoisie, sans citer ici leurs noms.

Il en est de même pour plusieurs autres : avec M. Frank Herne (mort depuis), et sa femme M^{me} Herne, que j'ai connue tout d'abord, ainsi que M^{me} Bassett, fameux médium pour la voix directe des esprits; avec M^{me} Wilkinson, une clairvoyante, qui a une vaste clientèle et des protecteurs opulents et aristocratiques; avec M^{me} Vilkins et M. Vango, tous deux dignes de confiance, quoique moins connus du monde spirite, et avec le Dr Wilson, l'astrologue, qui vous dira tout ce que vous avez fait et tout ce que vous ferez, si vous voulez seulement lui procurer l'occasion de tirer votre horoscope.

A tous et à chacun, j'offre mes remerciements pour m'avoir permis d'accroître les occasions de rechercher la vérité d'une science qui, pour moi, possède le plus grand intérêt, et qui m'a donné la plus parfaite satisfaction.

FLORENCE MARRYAT

Pour la traduction de l'Anglais

LÉOPOLD DAUVIL

(A suivre.)

EUSAPIA PALADINO

DANS LE MONDE DES MYSTÈRES

Impressions d'un homme de science sur les phénomènes d'Eusapia
(Voir la Revue de Juillet 1907).

N° 4

A. — Comment expliquer les phénomènes produits par le médium Eusapia Paladino ?

Je sais et comprends bien toute l'importance des affirmations contenues dans mes articles ; toutefois, beaucoup de personnes savent que, pendant des années consécutives, je me suis occupé des phénomènes dits « spirites » ; et beaucoup insistent pour que je fasse connaître mon opinion, basée sur une expérience aussi longue et si bien méditée. En effet, je conviens que je ne puis plus nier la réalité et l'authenticité de la plus grande partie de ces phénomènes que j'ai pris d'abord pour un effet de pure imagination : je veux dire les matérialisations tangibles et les apparitions. Or, quelque modeste que soit ou puisse être mon autorité dans le sujet, on admettra que, au moins pour moi, une telle déclaration n'est pas de peu d'importance.

Précisément là où le doute était plus grand, les phénomènes produits par la puissante médiumnité d'Eusapia ont acquis pour moi la consistance de « faits positifs », car je les ai vus, touchés, mis à l'épreuve, avec les sens, dans de bonnes conditions de réceptibilité, avec les centres cérébraux les plus parfaits de perception, de connaissance critique et raisonnée, et dans des circonstances telles à exclure la tromperie et l'illusion.

La vérité, ou cet ensemble d'observations que nous considérons comme son équivalent, par suite de l'accord reconnu qui existe entre elles conformément aux préceptes de la saine et normale logique, ne doit donc pas être laissée ignorée, alors que la diffusion des lumières peut servir à l'instruction générale, étendre les recherches des connaissances, des faits naturels, en même temps que dissiper des idées préconçues et corriger des erreurs.

Cela ne veut pas dire toutefois, qu'il faille flatter ou encourager personne dans les préjugés existant, soit dans le cercle scientifique ou au dehors. Je le répète : nonobstant que j'ai observé toute la phénoménologie que je viens de passer d'une manière concise en revue et que j'ai classé, de mon mieux, dans mes deux articles précédents, je ne suis pas sorti « spirite » des séances d'Eusapia ; je l'étudierai encore, mais je suis presque certain que mes

convictions anti-spirites n'en seront pas ébranlées. Je ne puis même pas affirmer d'en retirer une hypothèse ou doctrine, d'ordre plus naturel et plus scientifique, qui me tranquillise complètement.

Je les ai toutes passées en revue, les étudiant phénomène par phénomène, et toutes m'ont paru incapables d'expliquer la phénoménologie entière d'Eusapia. Arrivé à ce point, où tout homme de science vraiment digne de ce nom doit rester fidèle à la force de ses conclusions, quelques éclaircissements sont nécessaires.

Le grand public ne peut pas se persuader que la science expérimentale aborde l'étude d'un phénomène quelconque, ordinaire ou extraordinaire, ancien ou nouveau, commun ou insolite, sans en avoir déjà l'explication prête ; ni que les recherches en soient assez avancées ou finies, sans pouvoir les expliquer ; je dirai plus (car les plus instruits savent qu'il y a eu un certain Emmanuel Kant), sans avoir la fortune d'y adapter ou d'y trouver une « théorie ou doctrine » nouvelle. Ce serait une hypothèse étrange que celle qui n'a ni faits, ni coordination avec le reste de la science ; mais la foule est vite satisfaite quand elle entend dire par les amateurs, ou lit dans les manuels populaires, ou croit qu'on a trouvé une réponse sûre et stable aux éternelles énigmes, qui s'agitent depuis des siècles, et s'agiteront toujours plus, dans l'avenir, devant la conscience humaine.

L'immense majorité des individus, même médiocrement instruits, ne se contente pas de savoir « comment » un fait ou phénomène est produit, mais ils veulent tout de suite arriver au « pourquoi ».

Et hors la science pure on soutient que « les formules », « les lois », « les théories » et peut-être aussi « les hypothèses », énoncées par quelque étudiant à l'esprit synthétique, telles lignes de conduite dans les recherches, ou tels instruments de travail adoptés pour leur usage et acceptés temporairement, sont des réalités découvertes et établies pour toujours. On ne prend pas garde à la charpente de l'édifice qui est construite uniquement de faits bien affirmés, mais on se complait instinctivement dans la contemplation de la partie ornementale, et qui a le plus d'apparence, fournie par les explications « hypothétiques », par les interprétations « théoriques » et les doctrines « systématiques ». Mais c'est là la partie faible du savoir humain, lequel n'est jamais complètement fait et qui est toujours en voie de se faire !

Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que plus une catégorie ou classe de phénomènes sort de l'ordinaire ou de l'habituel, plus on en exige l'explication. Pour les faits qui tombent sous nos yeux à chaque instant, par exemple, la chute des corps dans l'air, la combustion d'une chandelle, etc., tous se contentent de savoir qu'il existe « une loi de gravité » ou « une loi de combinaison des éléments » et ne considèrent pas que ces lois sont simplement

des représentations verbales où se résument, pour la concision ou la clarté, nos perceptions des phénomènes, sans qu'on arrive avec cela à en découvrir la nature intime.

Les physiciens, les chimistes, les physiologistes, les naturalistes, tout en regardant d'un air de supériorité les investigations de nos psychologues, parce qu'ils tombent dans l'illusion vaine de faire de la « Science exacte » n'approfondissent pas l'extérieur (l'objectif) des phénomènes que, depuis des siècles on observe, on recueille et on enregistre: ils sont (comme nous sommes en face des phénomènes psychiques et métapsychiques) incapables de nous dire et de nous expliquer la nature et le pourquoi de la chute d'un corps pesant, ou d'une décharge électrique, ou de l'affinité entre l'oxygène et l'hydrogène, ou de la fonction vitale la plus simple, ou de la forme organique la plus élémentaire.

Depuis qu'on sait que j'étudie Eusapia, il ne s'est pas passé un jour sans que je fusse arrêté en route ou entouré d'amis et de connaissances pour que je leur explique, non « les faits » que j'ai vus et investigués, mais l'explication que, par hasard ou par chance, j'avais déjà préparée pour m'en servir à l'occasion. Et puis, — de même que tous ceux qui, dans un but exclusif et avec méthode scientifique, ont abordé les phénomènes métaphysiques — j'ai déclaré que je ne gardais pas l'explication dans ma poche et de plus, je reconnais aussi maintenant, que mon devoir est limité plutôt à faire la critique des hypothèses énoncées jusqu'ici, et que j'ai trouvées, pour une raison ou pour une autre, toutes insuffisantes ou exagérées; j'ai toujours vu la désillusion se peindre sur la figure de mes interlocuteurs; et ainsi aussi je suis trop certain que celui qui me lira avec l'espoir d'avoir la clef de l'énigme, et ne l'a pas, m'adressera en colère la question étrange, mais très populaire. Et alors, à quoi sert la science, si elle se contente de chercher et n'est pas capable d'expliquer? — Ce serait moins mal si cette demande ingénue était faite par des ignorants humbles et inexpérimentés, mais le pis est qu'elle est répétée avec le ricanement de l'inconscience, par des ignorants présomptueux, surtout de ces terribles demi-savants ou demi-instruits qui prennent l'attitude de « spécialistes » dans l'une ou l'autre matière.

Je viens de recevoir, aujourd'hui même, une lettre de mon illustre ami, Charles Richet, qui m'écrit: « Vous avez bien raison de séparer, la « théorie » (absurde) du spiritisme, « des faits » par lesquels cette théorie s'appuie. Les faits sont réels: Eusapia en a donné plusieurs exemples absolument authentiques et au-dessus de toute contestation. Et il y en a encore une vingtaine d'autres! Quant aux théories, il faut avoir le courage de reconnaître que nous n'y comprenons rien, rien, rien. Quant à présent, nous « affirmons » les choses; « nous comprendrons » après. » Telle est l'attitude juste et positive de l'homme de science!

Pourtant, on ne peut pas passer à côté de faits si exceptionnels et anormaux, sans, au moins, se préoccuper d'essayer de les comprendre.

En outre, le devoir des sciences exactes est de soumettre à la critique les hypothèses et les théories énoncées, soit par des généralisations prématurées, ou par besoin de méthode, ou par satisfaction de l'instinct de curiosité, ou par une tendance naturelle à tout systématiser, comme cela est arrivé à chaque époque et pour tout progrès fait dans l'intelligence humaine. Mais, je n'ai ni le temps ni la place ici pour exposer, analyser et juger les nombreuses hypothèses par lesquelles on a prétendu expliquer les phénomènes spirites en général, et ceux d'Eusapia en particulier. Sachez que de ces explications je me souviens en connaître au moins une vingtaine, dont chacune a ses défenseurs, ses raisons plus ou moins fondées (souvent, à dire vrai, très mal fondées !), ses applications, pour les classes particulières et les ordres spéciaux de phénomènes. Comment s'orienter au milieu de tant d'abondance et de confusion de théories et de doctrines ? J'en ferais à peine une table des matières et je renvoie tous ceux qui veulent en savoir davantage à l'innombrable littérature écrite sur ce sujet et aussi un peu à mon prochain volume.

Pour plus de clarté, mais toujours en déclarant forcément qu'on y traite de schémas artificieux, comme sont toutes nos classifications, je diviserai les hypothèses et les théories dignes d'être mentionnées ici en deux classes : la première est celle où l'on constate un excès de « synthèse » et qui pêche, en réalité, par trop d'abstraction, ou par un empirisme trop facile.

Un premier groupe est celui des explications « théologiques et métaphysiques ».

Je me borne à mentionner les suivantes :

1. — *Le diabolisme*. — Les phénomènes spirites sont l'œuvre du démon et des diables... C'est la thèse soutenue par le Père François D. C. D. G. et je crois, aussi en partie, par mon bon ami le Dr Lapponi, archiâtre de deux papes ; mais il sort du camp scientifique et... je ne dis rien de plus. Il semble, en vérité, que Satan soit singulièrement rabaisé si tous ses terribles maléfices se réduisent aux sottises des séances d'Eusapia.

2. — *Le psychocosmisme ou ilosoïsme*. — Les communications avec le monde de l'invisible sont dues à l'immersion et à l'identification de l'âme individuelle (du médium) avec l'Âme universelle, avec le Tout omni sentant et omniscient... De la métaphysique venue de l'Orient !

3. — *L'inconscient*. — L'hypothèse précédente est une élucubration qui a passé par la cervelle du philosophe Ed. Hartmann. D'après lui, les phénomènes médianiques seraient une révélation de l'Inconscient universel qui flotterait au-dessus, pour ainsi dire de la subconscience du médium. Mais

déjà Aksakoff en a fait avec raison justice, en lui substituant sa thèse spirite peu vraisemblable.

4. — *L'intuition du divin.* — Je crois que c'est là une thèse théosophique à propos des phénomènes de la médiumnité ; mais je n'en suis pas certain ; la philosophie mystique des théosophes, des cosmosophistes, des illuminés swedenborgiens et d'autres semblables est si confuse, si obscure. Il paraît que quelques-uns croient à une espèce de révélation intuitive de l'Être ; mais je ne veux pas approfondir de pareilles chimères.

5. — *Le corps astral.* — Plusieurs théosophes, unissant leurs abstractions à celles de certains occultistes (et vice versa !), croient que l'homme est constitué de trois principes : le corps physique, le corps « astral » (espèce d'entité existant aussi dans les astres), et l'âme immortelle. Or, le corps astral, qui n'est peut-être qu'un avec le « périsprit » des spirites, rayonnerait autour des médiums et serait le « médiateur plastique » de toute la phénoménologie métapsychique.

Je mettrai dans un second groupe les explications « ésotériques et occultes », auxquelles, de nos jours, on retourne avec une grande ferveur dans certains centres intellectuels.

6. — *Les forces occultes.* — Qu'elles soient encore peut-être ignorées, la science l'admet, mais elle prévoit aussi quand nous les découvrirons (comme nous en avons tant découvert récemment, par exemple les ondes hertziennes, les rayons cathodiques, les rayons X, les émanations du radium, etc.), et que nous en aurons démontré l'action, elles iront se ranger à côté ou se mêler aux forces naturelles déjà mentionnées et affirmées. Les occultistes, au contraire, conjecturent en faveur de l'existence des forces occultes, impénétrables, insondables, surnaturelles. Et aussi sur ce que la science n'a pas encore envisagé, parce que son devoir est de découvrir et de définir, si elle réussit, les forces ou l'activité manifestées dans les phénomènes naturels, sujets à un déterminisme stable, convertibles et réversibles.

7. — *Les Esprits élémentaux.* — Autres hypothèses extravagantes. Les « choses » naturelles naîtraient toutes « d'éléments » primitifs (ne pas confondre avec les éléments de la chimie) ; et seraient toutes « des esprits » des plus subtils, qui président à ces éléments, qui se révéleraient dans les phénomènes anormaux en cours... Nous sommes en pleine Cabale !

8. — *Les Esprits malins.* — Certains spirites, essayant d'expliquer d'une manière quelconque les bizarreries et les incongruités des séances spirites, où se révèlent et se passent tant de sottises et de choses futiles, parlent vaguement d'esprits « malveillants ou burlesques », ne sachant pas si ce sont des âmes hétéroclites qui viennent troubler les communications, ou bien des êtres ou entités « spirituels » de nature diverse à la nature humaine. Il paraît parfois qu'on fait allusion à des espèces de larves, de gnomes, de

lutins ou de créations semblables de la fantaisie populaire, survivants de l'antiquité la plus reculée, les plus actifs parmi les mythes, les fables et les légendes... Mais laissons-les donc à la mythologie et au folklorisme.

9. — *Entités intelligentes occultes.* — Sans doute, les phénomènes d'Eusapia et les similaires montrent une finalité qui suppose une intelligence, au moins agissant avec un bon sens anthropomorphique. Or, certains occultistes déclarent qu'il est « question » d'Êtres intelligents, ou « d'Intelligences », cachés dans les abîmes du mystère universel, attirés autour du médium, comme les papillons près de la lumière, exécutant les merveilles connues par l'absorption de son fluide vital. C'est là une hypothèse qui n'est pas essentiellement différente du spiritisme classique, qui désigne les agents mystérieux anthropoïdes comme les âmes des morts.

10. — *Êtres terrestres surhumains.* — Certains prétendent aussi mettre en avant (me disait, il y a quelques jours, le courageux apôtre de la pragmatique italienne, Jean Papéni) l'existence d'animaux évolués sur la terre beaucoup plus au-dessus de l'homme et en possession de la faculté de se rendre et de rester invisibles ;... une espèce de « surhumains » analogues aux habitants de Mars, imaginés par la féconde fantaisie du romancier anglais E. Wells.

Nous arrivons maintenant aux explications des négateurs qui n'admettent pas la réalité des faits, dénommés métapsychiques, et prétendent qu'ils sont dus en partie à la fraude des médiums, et en partie à la crédulité et à l'illusion de ceux qui affirment les avoir vus.

11. — *La fraude.* — C'est l'opinion la plus communément embrassée par les sceptiques, les incrédules d'idées ou d'inertie, « les fourbes », auxquels il paraît impossible qu'il existe une si grande abondance de choses inespérées, dans ce monde, en ce qui concerne uniquement le spiritisme, tandis qu'elles font défaut dans tant d'autres choses ! Mais il existe aussi une thèse, justifiée d'une certaine manière, dans les fraudes démasquées des faux médiums et des trucs non rares, mais inconscients, des vrais médiums, desquels est issue l'histoire du « spiritualisme moderne » (lisez l'ouvrage de Podmore que j'ai déjà cité) ; de là la thèse méditée et sérieusement examinée par l'homme d'études. — Quant à Eusapia, elle a été examinée d'une manière parfaite par Ochorowicz qui en connaît les qualités et en a fixé les courtes limites ; tous ceux qui ont fait avec elle des expériences, depuis, savent que ses fraudes, généralement très faciles à découvrir, sont minimes en comparaison de la quantité merveilleuse des faits véridiques ; tous reconnaissent aussi que pour expliquer le très peu de phénomènes, que j'ai à peine catalogués (le stratagème, par exemple, de la délivrance d'une main ou d'un pied chaussé nous éclaire peu), au contraire, pour le plus grand nombre des phénomènes, il est inapplicable, et par conséquent, absurde.

L'habileté des médiums — on assure, — est très grande et ils sont très

adroits pour exécuter leurs tours de prestidigitation et pour vous attirer dans leurs trames. C'est une exagération de prudence qui touche à l'illorgisme. Je ne nie pas que quelques médiums, dans le cours et surtout vers la fin de leur carrière, ne soient tombés en faute; et je sais fort bien qu'Eusapia même, poussée par le désir de faire et de faire trop, pouvant être facilement suggestionnée par ce qu'on lui dit, ou par ce dont elle se souvient, quand elle est en séance, peut frauder et a fraudé, pourtant, je ne l'ai jamais prise en flagrant délit, alors même que j'ai eu des doutes ou des soupçons. Et puis avec la fraude, on n'exécute que quelques petits phénomènes, dans une demi-obscurité, mais non les grandes matérialisations « en pleine lumière ».

Pour expliquer toute sa phénoménologie, il faudrait la supposer douée de facultés bien rares et d'un organisme merveilleux qui est pareil à la vérité.

Elle devrait pouvoir allonger de 60 à 80 centimètres, de 1 mètre et même de 2 ou plus, ses membres sans bouger de sa chaise; retourner sa tête pis qu'un pendu; étendre son cou mieux qu'un phénicoptère (un flamant) ou qu'une girafe; mettre son pied sur l'occiput, ou le lancer jusqu'au troisième assistant de droite ou de gauche, en passant au milieu du corps de ses deux contrôleurs. Elle devrait aussi pouvoir voir dans l'obscurité, entendre dans le silence et comprendre au milieu du bruit, posséder un tact et une force musculaire miraculeuse. Elle devrait pouvoir se tenir en équilibre comme le funambule le plus adroit; posséder l'agilité des mains comme un Bosco, un Houdin ou un professeur Grassi; avoir la dextérité d'un Frégoli, qui va et vient, parait et disparaît, s'habille et se déshabille comme on le sait. Et elle devrait encore pouvoir manœuvrer assez bien ses pieds (qui par coquetterie féminine sont chaussés de bottines étroites) pour se disputer avec l'homme sans bras, qu'on a pu voir il y a peu de mois dans les cirques. Et ainsi, possédant en elle toute l'habileté acquise dans le monde, par un très petit nombre d'individus, après des années et des années de repos; et, de cette façon, résumant en elle seule toutes les exceptions de l'anatomie et de la physiologie humaines, Eusapia réussirait à tromper tant d'illustres personnages, qui sont au nombre, — je ne parle pas de moi — des plus intelligents de l'Europe? Allons donc, sortons des limites de la « science populaire » ou de ce qu'on nomme « le sens commun ».

12. — *Les illusions sensoriales.* — Autre thèse très populaire! Tout ce qu'on a raconté, entendu et touché dans les séances est le produit d'un état illusoire et hallucinatoire des personnes présentes: c'est surtout l'effet de la fatigue, de l'émotion, de la science non préparée, de la crédulité, etc. qui change la perception, trouble le raisonnement, ôte le critérium... Après les premières publications des comptes rendus de Barzini, je me trouvai un soir en compagnie d'une douzaine d'amis, qui me questionnèrent sur ce

qu'il y avait de sérieux dans ce qu'on avait constaté, d'une table qui, tombant de haut dans une de ses lévitations, se serait cassée un pied ; et alors (me dit un de mes illustres collègues) on pourrait admettre que nous n'avons été ni illusionnés, ni hallucinés. Je leur répondis que je leur montrerais la note du menuisier qui avait réparé la pauvre table ainsi calomniée ; mais je ne suis pas sûr d'avoir désarmé ces profonds sceptiques.

Or, puisque les phénomènes sont prouvés par les plaques photographiques, je ne dis rien de plus. Et puisque les visions, par exemple, obéissent aux lois normales de l'optique (de la perspective, du profil, de face...) et sont de plus discutées et appréciées, d'après des arguments raisonnés par tous ceux qui les ont vus, je crois inutile d'insister. J'ajouterai seulement que ce serait un beau cas pour un aliéniste, habitué comme je le suis depuis tant d'années à discerner et à diagnostiquer les états de l'illusion et de l'hallucination, d'avoir un groupe de six, huit, douze personnes saines d'esprit et de sens normaux, lesquelles toutes, tout d'un coup, sans aucun procédé pathologique ou par un procédé morbide tout à fait passager, de quelques secondes et minutes, deviendraient hallucinées, puis retrouveraient, comme si de rien n'était, le complet fonctionnement normal de leurs nerfs et de leur cerveau.

Reste le problème des « hallucinations » véridiques, qu'on peut supposer produites par Eusapia : Il est lié à l'hypothèse du dynamisme bio-psychique dont je parlerai dans mon prochain et dernier article.

(*A suivre.*)

Gênes, février 1907.

Professeur ENRICO MORSELLI,

traduit de l'italien par

Professeur C. MOUTONNIER.

Jérusalem

IMPRESSIONS DE VOYAGE

II

De Jaffa à Jérusalem un seul train de voyageurs circule ce qui fait que rien ne le presse pour arriver à heure fixe. Les stations sont interminables et le motif le plus insignifiant, tel qu'une conversation inachevée entre le chef de train, ou le mécanicien avec un ami, suspend le départ cinq ou dix minutes.

Une autre route que la voie ferrée permet au voyageur moins désireux

d'arriver promptement à la ville sainte de faire le trajet à cheval ou en voiture; mais, s'il faut de trois à quatre heures par le wagon, on en doit compter de sept à huit en voiture et de dix à douze à cheval, la route étant fort accidentée et contraignant les bêtes à marcher souvent au pas. J'aurais de beaucoup préféré l'excursion en voiture, mais nous étions à la veille des Rameaux et ma femme tenait à arriver de bonne heure à Jérusalem.

En sortant de Jaffa le chemin de fer contourne, au nord, une série de jardins splendides. Un beau clocher russe attire les yeux puis ils se fixent sur le cimetière de Tabitha. Le premier village, en franchissant la route de Naplouse à Caïffa, est Sarôna, colonie allemande de Wutembergeois qui compte de quatre cents à cinq cents âmes. Nous entrons dans la plaine de Saron d'une fertilité remarquable et d'une vaste étendue, le guide nous assure qu'elle s'étend jusqu'aux montagnes de Judée sur une largeur de 18 kilomètres et depuis le Carmel jusqu'à Gaza sur plus de 120 kilomètres. Le sol est partout jonché de fleurs où les narcisses dominent. C'est le moment du labour; partout de petites charrues traînées par des ânes ou des chameaux, poussées par des Turcs à moitié nus, tracent de longs sillons d'où s'enfuit le gibier nombreux à poil et à plume.

Ce qui frappe le voyageur traversant cette vaste plaine si bien cultivée, c'est la rareté des arbres... le sol est livré aux céréales seules. La première station est Lydda, à 20 kilomètres de Jaffa. C'est une vieille cité fondée par la tribu israélite de Benjamin qui s'était établie en Samarie; Lydda est une ville déchue, et qui me semble en ruines. Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, y battit les Sarrasins, lors de la troisième croisade, vers 1190. Lydda n'a plus de commerce et toute industrie y a cessé. C'est une ville entièrement musulmane.

De Lydda à Ramleh le trajet est court. A la gare quelques Pères franciscains attendaient une famille qui descend et les suit à leur couvent. En Palestine l'ordre des Franciscains est fort industriel et fort riche et ses couvents, très nombreux, sont de réelles hôtelleries où les voyageurs, qui ne sauraient être dénommés autrement que « pèlerins » sont toujours bien accueillis.

Ramleh est l'ancienne Arimathie, patrie du centurion Joseph qui, selon la légende, aurait cédé son tombeau pour ensevelir le Christ.

L'histoire de Ramleh est longue et, de Jaffa à Jérusalem, j'aurais le temps de copier plusieurs pages historiques concernant les tribus d'Israël et vingt faits de combats glorieux attribués aux Juifs, aux Sarrasins, aux soldats des croisades, et noter les miracles nombreux que les guides pieux attribuent à tous les saints de ce pays fertile en légendes miraculeuses. Ce sol de Ramleh a vu couler des flots de sang chrétien et musulman et les noms de Baudouin, de Richard, de Saladin reviennent à chaque phrase sur les lèvres des

guides. On aperçoit de la gare une vieille tour qui s'appelle Tour des martyrs, du haut de laquelle quarante chrétiens, tués par des Musulmans, auraient été précipités. Dans la ville les Arabes donnent une version contraire : Ce sont les croisés qui auraient massacré quarante Sarrasins qu'ils jetèrent ensuite du haut de la Tour... C'est toujours ainsi que se transmet l'histoire.

Je note les stations suivantes : Sedjed-Deiraban et Bittir où les arrêts sont longs, la population bruyante, où les marchands offrent des oranges, de l'eau fraîche, des fleurs, des caillies et des perdrix prises au filet.

L'ascension est lente, la locomotive halète et souffle, la pente lui semble rude, car Jérusalem est à 800 mètres au-dessus de la mer et la vallée n'a pas permis partout aux ingénieurs de donner à la voie ferrée une pente plus douce. Nous traversons nombre de ponts jetés sur des ravins où l'eau est rare. Nous contournons des collines rocheuses, tristes et abruptes où la terre végétale, emportée par les pluies, est rare et employée avec parcimonie. La vigne se traîne sur le sol, noire et recroquevillée, et quelques oliviers maigres, dont les branches tourmentées par le vent donnent pourtant un excellent fruit, sont les seuls représentants de la flore utile. Nous suivons en partie la vallée de Raphraïm dont l'histoire biblique raconte les témoignages glorieux et merveilleux... C'est par là que David abattit le géant Goliath, c'est non loin d'ici qu'eut lieu le miracle incroyable de Josué arrêtant le soleil, histoire que naïvement on racontera encore longtemps aux petits enfants sans se douter qu'une seconde d'arrêt dans la course furieuse de l'astre glorieux pulvériserait toutes les planètes. Le guide nous montre le mont de la « mâchoire » près duquel le bon géant Samson, trahi par la perfide Dalila, mit à mal des milliers de Philistins comme le pied d'un enfant écraserait une fourmière. Il pleut, des nuages sombres voilent les hauteurs, le ciel est gris, il fait froid et chacun se couvre. Enfin on approche et, dans la brume, on aperçoit Bethléem, le couvent de Saint-Élie, le mont du « Mauvais Conseil ». Dans les hauteurs abruptes, déchirées, incultes, apparaissent quelques clochers qui percent les nuages et découvrent plusieurs maisons blanches ; le rideau vaporeux s'écarte, le paysage se dessine plus nettement, la ville sainte est proche, les dames se lèvent, se signent, croisent les mains, l'émotion étreint les cœurs... saluez... voici Jérusalem !

Pourquoi fûmes-nous si mal accueillis le jour de notre arrivée en la ville sainte qu'une impression pénible nous en est restée à l'âme ? Est-ce parce que nous l'abordions à toute vapeur au lieu d'y arriver en caravane à la façon biblique, ou par la montagne désolée, au lieu d'y entrer par la Galilée ! Et puis, à notre descente de wagon, il pleut à verse sans que l'eau du ciel réussisse à coucher à terre le nuage de poussière qu'un vent violent abat sur nous. Après avoir assisté à deux ou trois batailles entre portefaix et cochers qui se disputent les « pèlerins de l'agence Kook » et leurs bagages,

nous réussissons à prendre d'assaut une voiture qui nous emporte vers la ville, éloignée de 2 ou 3 kilomètres de la gare, sans avoir pris souci de notre malle emportée par un Turc.

On devait jadis entrer à Jérusalem avec une impression toute différente, transmise, triste, mystique, dirai-je douloureuse?

Il n'en peut plus être de même en arrivant en wagon, lorsqu'on entend crier : Jérusalem ! Tout le monde descend ! qu'une cohue de chasseurs d'hôtels, en livrées européennes, vous apostrophent dans toutes les langues : New English hotel ; Deutch hotel ; Central hotel ; Lloyd hotel ; Palazzo Italiano ; Hôtel du Parc, etc...

Malgré le vent très froid qui prend nos chevaux à la bride nous gravissons la rude montée de Sion sur la route d'Hébron à Jérusalem et entrons dans la ville neuve après avoir franchi le ghetto juif aux maisons bleues. Nous longeons tous ces hôtels cosmopolites aux enseignes trop modernes : Pensions à prix fixe pour la plupart, puis les Banques : Société générale ; Banque allemande, italienne, grecque et les maisons de commerce, Alberti photographo, et se voilant la face, ma femme a pu lire : Alcazar, ce soir concert !! entrée des Artistes. Café de l'Alcazar !

Un serrement de cœur s'empare de moi et je ne puis m'empêcher de traire une pensée amère. « Ce n'est pas cela Jérusalem », me répond ma femme, de sa voix douce de créole. — « C'est égal, dis-je, la reliure en est tristement européenne. »

Nous débarquons à la porte monumentale de Jaffa, délicieusement gothique et gracieuse, l'une des quatorze portes de l'enceinte sarrasine dont huit subsistent seulement. Une muraille extérieure haute et solide demeure encore debout pour faire à la cité biblique comme une ceinture de chasteté qui la protège encore un peu et la conserve inviolable à la civilisation moderne... pour combien de temps?

J'avais noté ces impressions personnelles avant de lire celles de mon ami Pierre Loti dans son livre *Jérusalem* et j'y vois qu'il a éprouvé les mêmes sensations tristes en arrivant ici. Lors de ma conférence je n'ai pas résisté au plaisir de lire à nos auditeurs quelques-unes de ses belles pages inimitables pour ma plume, et je renvoie mes lecteurs au livre du jeune académicien.

La porte de Jaffa franchie, le vent a cessé et, en quelques minutes, par des ruelles étroites qui sont les mêmes dans toutes les villes musulmanes, tortueuses, sombres, emplies de bazars, d'échoppes, de boutiques étroites et noires où l'air et la lumière ne pénètrent que par la porte, où des odeurs de toute sorte saisissent l'odorat au passage, nous arrivons à la « Casa nova hospitium franciscanum », vraie forteresse qui peut résister à un siège, où les Pères franciscains offrent l'hospitalité aux pèlerins de tout rang. Nous leur étions recommandés par le père Hennion, leur préfet en France, demeuré

seul à Paris, après l'exode plus ou moins complet des religieux et par M. Alex. Guasco, secrétaire général de la propagation de la foi. J'en nommerai deux pour les avoir vus tous les jours pendant les deux semaines que nous avons passées à Jérusalem : le père Luigi, Vénitien de grande famille, directeur de la Casa Nova et le père Barnabé Meistermann, un savant profond et modeste, auteur de nombreux ouvrages sur la Palestine, lequel se constitua cicerone obligeant et ponctuel durant notre séjour. Son nom reparaitra plus d'une fois dans ce récit de notre voyage.

Dans toute la Palestine les couvents reçoivent les pèlerins de toute nationalité et font ainsi une concurrence très loyale aux hôtels qui s'en plaignent. L'hospitalité des Franciscains est gratuite mais largement rémunérée et la richesse de leur établissement démontre la gratitude des pèlerins.

A la Casa Nova de Jérusalem, les Franciscains ont trois vastes réfectoires de cinquante couverts chacun. Table n° 1 où les pèlerins triés sur le volet sont gens du monde ; on y est admis de quinze à vingt jours à 5 francs par jour au moins ; table n° 2 pour quinze jours... on donne ce que l'on veut, enfin autour de la table n° 3 sont invités les pèlerins malheureux qui restent à la Casa Nova de trois à sept jours et ne sont tenus qu'à laisser une aumône quand ils ne la reçoivent pas.

Nos chambres, exposées au midi, étaient encore bien froides en mars et dans ces longs corridors de moines, que j'ai gémi ! Mais la reconnaissance de l'estomac me fait un devoir de dire que la cuisine y était parfaite, le vin exquis et la règle peu monastique puisque, même le vendredi, les pèlerins n'y sont pas tenus de faire maigre et que le jeûne y est interdit. Depuis cinq cents ans l'ordre des Franciscains est installé en Palestine où il y a de nombreux établissements. Attenant à la Casa Nova est le couvent de Saint-Sauveur, véritable ruche ouvrière que nous a fait deux fois visiter le père Barnabé, où, sous la direction d'un certain nombre de pères qui représentent l'état-major, fonctionnent une vingtaine de frères, sous-officiers intelligents qui font marcher un régiment d'ouvriers dociles dans des ateliers divers. Imprimerie, reliure, lithographie en noir et en couleur, menuiserie, sculpture sur bois, forge, serrurerie, minoterie, et boulangerie où, chaque jour, se cuisent 1200 mîches de 2 livres dont 400 pour les religieux et les pèlerins et 800 pour les pauvres de Jérusalem. Les celliers de Saint-Sauveur sont vastes et tout le vin s'y fait avec le raisin des vignes de Palestine cultivées par les Franciscains ou acheté par eux.

La bibliothèque des Franciscains est splendide et dirigée par un père âgé qui fit ses études à Sorez et sortit de Polytechnique. Je ne dirai donc pas de mal des Franciscains intelligents et travailleurs que j'ai admirés à Jérusalem, mais j'ai le droit de penser qu'une pareille intelligence produit des fruits et que la Casa Nova et le couvent de Saint-Sauveur enrichissent puis-

samment ces frères quêteurs dont la présence est un bienfait pour les Hiérosolymitains ou habitants de Jérusalem. Quant au père Barnabé, il nous a laissé le souvenir d'un réel savant, d'un saint homme que n'ont pas fâché mes discussions d'incrédule, d'un conteur spirituel et infatigable et nous nous sommes séparés en bons amis.

Après un repos bien nécessaire, nous allons parcourir la vieille cité et la décrire aussi exactement que ma mémoire et mes notes me le permettront. La matinée est fraîche à Jérusalem en mars à une altitude aussi élevée et il est 9 heures lorsque le soleil fait sentir la tiédeur de ses rayons printaniers.

La pluie d'hier a cessé, c'était l'une des dernières, et la saison hivernale s'est paraît-il prolongée cette année ; le vent s'est apaisé et nous sommes heureux de la prédiction de Yacoub notre garçon de chambre qui nous prédit de joyeuses Pâques. Nous sortons, le ciel est d'un bleu très pur, les hirondelles font de grands cercles et sifflent le bonheur de vivre. En quittant la Casa nova des Franciscains on longe trois ou quatre ruelles étroites où grouille déjà une population cosmopolite qui fait songer à la babel de Sennaar par la confusion des langues qui frappent nos oreilles. Dans ces passages si étroits qu'en allongeant les bras à droite et à gauche chaque main touche un mur ou une porte, circulent, outre les piétons, des chiens fort laids, des chèvres, des ânes, des mules, quelques petits chevaux aux longues queues et surtout des chameaux chargés qui obligent les passants à entrer un moment dans les boutiques. « La nécessité fait loi » est un proverbe fort souvent appliqué ici et les marchands ont pris dès l'enfance sans doute l'habitude de voir entrer et sortir, l'une après l'autre, des ombres muettes au seuil de leur demeure et ne disent jamais rien.

Toute la population est dehors ; c'est une fourmilière où l'on croise des spécimens de tous les peuples dans les costumes les plus divers. Rien de plus disparate, de plus hétéroclite, de plus étrange : Arabes aux longues robes blanches, aux turbans enroulés ; Bédouins aux blouses bleues ceintes à la taille, tête nue... chameliers pour la plupart ; Turcs au chef couvert du tarbouch rouge ; Juifs de l'époque biblique, type immuable figé dans le temps, aux faces patibulaires, qu'ils soient jeunes ou vieux, au nez d'oiseau rapace, aux yeux louches et haineux, la tête enveloppée de fourrure teinte, les tempes garnies de papillotes en tire-bouchon qui les font ressembler à de vieilles femmes, aux barbes longues clairsemées... Ils sont là trente mille représentants de cette race pour laquelle le cœur le plus généreux a beau faire il n'éprouve qu'une antipathie qui va souvent jusqu'à la répulsion... Beaucoup, parmi ces Juifs, sont venus de la Pologne et une fois à Jérusalem, ils y demeurent, ils s'y multiplient, ils y foisonnent, ils s'y enrichissent vivant dans l'avarice et la crasse et y veulent mourir. Au milieu de tout ce peuple

déambulent des nègres de toute teinte depuis le Soudanais couleur d'ébène jusqu'à l'Égyptien cuivré, fellah émigré. Des prêtres de toutes les églises, de toutes les sectes : Arméniens au bonnet carré ; Coptes à la toque d'avocat, la chevelure noire nouée en épais chignon ; religieux latins, de robes et de frocs multicolores, vivant tous de leur autel ; Européens de toutes les contrées qu'il est facile de reconnaître : des Anglais, le bœdecker à la main, protestants venus par curiosité... toute l'agence Cook ; Allemands attirés par le commerce ; Italiens flairant des affaires. A Jérusalem, après les Israélites, les Grecs sont en grand nombre et avec eux les Arméniens rivalisent pour le trafic de toute sorte avec une adresse merveilleuse. Un dicton prétend qu'il faut deux Arméniens pour « rouler un Juif, mais qu'il faut deux Juifs pour « mettre dedans » un Grec. On dit encore que la parole d'un Juif vaut deux paras. Celle d'un Arménien un seul... Celle d'un Grec rien du tout.

Depuis la visite de l'empereur Guillaume les Allemands ont afflué à Jérusalem. Ils construisent une vaste église et un couvent catholiques, et les protestants jaloux ont obtenu à leur tour des sommes considérables qui leur permettent d'ériger un temple splendide.

Les Russes sont ici en foule et pullulent... on les reconnaît aisément à leurs vêtements épais doublés de peau de mouton, à leurs bottes énormes suifées, à leur bonnet de cuir.. gens pauvres, sordides, malpropres. Le P. Barnabé m'assure que du Caucase, de l'Oural, de la Sibérie, de la Pologne ils sont venus dix mille... Les églises, les basiliques, les chapelles en sont pleines, leur piété irraisonnée est touchante... Pour la plupart, hommes, femmes, enfants, ils sont venus à pied. Sur la hauteur de Sion, l'empereur Nicolas, qui a versé l'or à pleines mains, leur a fait construire un hospice, des salles, des dortoirs, une basilique magnifique d'où il faut les expulser de temps en temps pour faire place à d'autres pèlerins... on les voit dans les boutiques et les bazars faire de modestes emplettes consistant en chapelets, croix et images qu'ils portent sur le sépulcre et font bénir et qu'ils emporteront au fond de leurs villages glacés comme un pieux porte-bonheur pour la famille, comme un souvenir révérend de ce pèlerinage dont beaucoup d'entre eux, qui meurent en route, ne voient pas la fin.

Pour terminer avec cette nomenclature des races humaines vivant à Jérusalem ou de Jérusalem puis-jene pas parler des Turcs, les maîtres du pays et de la ville sainte... Garnison pauvre, déguenillée, mal équipée, entendant parler souvent d'une solde que les officiers touchent quelquefois, mais les soldats presque jamais... population armée, douce, impassible, sobre, muette, placée là par le Sultan d'abord, puis par Dieu afin d'y maintenir la paix.

Tout se vend, tout s'achète dans ces ruelles où le soleil ne jette un rayon doré qu'au milieu du jour lorsque de son zénith il peut tout voir, tout éclairer, tout assainir ; des pains, de la pâtisserie, de la viande cuite ou crue, de

la charcuterie, de la cuisine préparée, mets innommés qui nous contraignent à nous boucher les narines... Mais surtout ce qui est la base d'un commerce antique et constant qui enrichit les nombreux marchands dont les boutiques se touchent ce sont les objets de piété qui font couler l'or dans Jérusalem... petites croix, chapelets dont les grains sont faits de toute matière, en bois, graines d'olivier, verre, cristal, os, ivoire, nacre, ambre, en pierres précieuses d'améthystes violettes, de topazes jaunes aux reflets d'or, de perles vraies ou fausses, de rubis, de diamants... objets de peu de valeur ou bijoux d'un grand prix qui s'accordent souvent plus avec la richesse de l'acheteur qu'avec sa piété, reliques d'une crédulité sur laquelle ces Juifs, ces Arabes et ces Grecs pourront toujours faire fond car elle est née avec l'humanité et ne cessera qu'avec elle. Aussi, quelle concurrence effrénée règne à Jérusalem entre tous ces mécréants dont pas un seul ne croit à la vertu de sa marchandise ; mais il faut entendre tous les mensonges qui sortent des lèvres de Jacob, de Mahmoud ou de Crapoulos pour vanter les mérites de ces bibelots très saints !

Mais assez de digressions... Nous avons marché lentement au milieu de ces ruelles où ma femme en grand deuil, avec son long voile de crêpe qu'elle a tenu comme sa douleur à apporter à Jérusalem, voit s'écarter, pour lui faire respectueusement place, tous ces gens qui nous croisent surpris par ce costume qu'ils voient rarement, nous arrivons à une porte basse, à gauche ; nous descendons six ou huit marches, nous sommes sur la place du Saint-Sépulcre, ou plutôt de la vieille basilique qui le renferme et le cache à tous les yeux. Cette place du parvis, aussi large que la façade de la basilique, est rectangulaire. Une rangée de troncs de colonnes brisées, restes d'un ancien temple, subsistent encore au-dessus de trois marches, larges et hautes, qui longent la rue des chrétiens et font face à l'église. La dernière colonne à droite avec son chapiteau byzantin est encore encastrée dans le mur. Cette place a été autrefois l'intérieur d'un temple et du côté occidental on aperçoit encore les absides de trois chapelles grecques qui existaient au ix^e et au x^e siècle. Que de fois, depuis les siècles reculés, les dalles de cette place ont été rougies de sang chrétien, de sang musulman, sang de martyrs, sang de bourreaux.

En ce moment s'agite là toute une multitude de marchands d'objets de piété à vil prix, étalés à terre, c'est l'article du pauvre. Des mendiants, des estropiés, des aveugles surtout encomrent la place, et un peloton de soldats turcs vient d'y arriver ; il fait halte, forme les faisceaux, et rompt les rangs pendant qu'un sous-officier va lui-même placer les sentinelles dans la basilique.

Au fond, la vieille église ; deux portes gothiques, dont une seule, à gauche, ouvre sa bouche sombre recevant et rendant la foule qui se préci-

pite au dedans et au dehors ; l'autre portail a été muré grossièrement par les Turcs. Au-dessus de ces ouvertures un peu basses, deux belles fenêtres ogivales, closes par des croisillons de fer, semblent des yeux d'aveugles fermés à la lumière ; enfin, dominant cette façade triste, au briquage trop apparent, la coupole entourée d'une vaste balustrade, puis, sur le tout, bien au-dessus de la foule et de l'édifice, dans l'azur du ciel, la grande croix chrétienne.

Des hirondelles, des moineaux braillards ont fait leurs nids partout.

Ces légers oiseaux aux ailes noires, à la gorge blanche, libres et gazouillant, ce sont des voyageurs venant comme nous de loin, dis-je à ma compagne... et les moineaux pillards, qui sont ici chez eux, me font songer à cette foule de Juifs.

Nous gagnons à notre tour la porte de la basilique.

« Entrons » me dit la pauvre mère, et nous pénétrâmes pour la première fois au Saint-Sépulcre, elle éplorée, moi respectueux et froid.

(A suivre.)

LÉOPOLD DAUVIL.

Séances avec Husk, Craddock, et Williams

Parmi de nombreux sociétaires et visiteurs qui, par une belle matinée du mois de juillet dernier, se pressaient dans les salons du nouveau cercle Allan Kardec de la rue Saint-Jacques, se trouvaient deux dames qui, par le récit de leurs expériences spirites, provoquaient parmi l'assistance un vif mouvement de curiosité.

Ces dames, deux sœurs, M^{me} de B... et M^{me} de C..., membres de notre Cercle, et fondatrices du Cercle Spirite de Nice, où elles habitent, s'occupent de Spiritisme depuis plusieurs années, mais n'avaient obtenu jusqu'ici que des résultats peu probants, par suite du manque de sincérité de certains médiums à qui elles eurent affaire.

C'est donc, dans un état d'esprit plutôt sceptique, qu'elles entreprirent un voyage à Londres, sur les conseils d'une amie, voyage dont le but unique était d'assister à des séances des fameux médiums à incarnations anglais, qui jouissent d'une si grande réputation des deux côtés de la Manche.

Ces dames ont bien voulu me donner, pour les lecteurs de la *Revue Spirite*, un compte rendu de leur voyage, en même temps que l'une d'elles, M^{me} de B..., me communiquait les notes qu'elle avait écrites aussitôt après chaque séance, alors que, dans sa mémoire, les détails des événements n'avaient encore rien perdu de leur netteté.

Je laisse la parole à M^{me} de B...

« Arrivées à Londres le 8 juillet, nous y fûmes reçues d'une façon charmante par M^{me} W..., fervente spirite elle-même, qui devait nous servir d'introductrice auprès des médiums que nous venions voir.

« M^{me} W... tient une pension de famille, et c'est chez elle qu'eurent lieu plusieurs des séances dont je vous parlerai tout à l'heure. »

CHEZ M. HUSK.

« Le premier des médiums à qui M^{me} W..., nous présenta, fut Husk, chez qui nous allâmes, un soir, quatre jours après notre arrivée.

« Ce médium est tenu à une très grande réserve, et ne reçoit que les personnes qui lui sont recommandées par des amis. Ces précautions ont été prises à la suite de l'accident terrible dont il fut victime, un assistant ayant brusquement envoyé un jet de lumière sur la figure du médium, pendant que celui-ci était en transe; ce dont M. Husk faillit mourir, et perdit la vue irrémédiablement.

« Revenons à notre séance. Le 12 juillet au soir, nous étions donc introduites chez M. Husk, dans un petit salon où attendaient déjà huit personnes, habituées des séances qui ont lieu une fois par semaine.

« La nièce du médium, jeune fille de dix-huit à vingt ans, nous fait passer dans la salle à manger, pièce éclairée par une bougie, et meublée d'une table ronde d'environ 1 m. 50 de diamètre, et de chaises.

« Chacun pose les mains sur la table, sur laquelle se trouvent une boîte à musique et un instrument à cordes.

« Il y a également sur la table un écran en carton, sur lequel du magnésium a été brûlé. Cet écran est fluorescent dans l'obscurité et les entités s'en serviront pour se rendre visibles.

« Je remarque avec étonnement le peu de recueillement des personnes de l'assistance, qui ne cessent de bavarder.

« La bougie est éteinte, et les phénomènes commencent aussitôt. La boîte à musique est remontée par une main invisible, et jouera pendant tout le temps de la séance, tantôt sur la table, tantôt se promenant au-dessus de nos têtes et touchant le plafond. L'air sera lent ou rapide.

« Le médium est entransé, et Joy est le premier à se manifester. Ce Joy prétend avoir été clown à sa dernière incarnation; en effet, il fera le pitre pendant toute la séance, qui durera deux heures. C'est à lui qu'incombe le remontage de la boîte à musique.

« Il nous souhaite la bienvenue en disant à chacun de nous « God bless you ». Il appelle chacun par son nom, et me dit : « Que Dieu vous bénisse,

madame de B... » Or, le médium ignore mon nom ainsi que celui de ma sœur, de plus il ne parle pas du tout français.

« Il est vrai que les communications verbales qui nous sont faites ont un fort accent anglais, mais cela est assez compréhensible.

« Puis l'instrument à cordes est saisi, et l'air de la reine Hortense est exécuté avec beaucoup de délicatesse. Des chants sont entendus par tous.

« Puis vient John King, le contrôle du médium, et c'est d'une voix formidable, mais bien timbrée, qu'il nous salue du « God bless you » traditionnel.

« S'adressant à moi, il me dit en français : « Vous avez beaucoup d'amis ici, je vais essayer de les matérialiser, mais avant je vais me montrer à vous. »

« L'écran lumineux est alors saisi par une main invisible, élevé au niveau de ma figure, et je vois, à la lumière qu'il projette, une tête splendide, au teint basané. Un turban blanc cache en partie le front ; le nez est droit, la barbe noire ; de même couleur sont les yeux, superbes. Une grande expression de noblesse et de dignité font de cette figure une des plus belles que l'on puisse voir.

« Il dit : « Me voyez-vous bien, madame ? » et il tourne la tête en pleine lumière, de façon à ce que je puisse voir la matérialisation à moins de cinquante centimètres de mon propre visage. Il se montre ainsi à chacun des assistants.

« De nombreuses voix se font entendre à la fois, certaines paraissant très éloignées, d'autres toutes proches.

« Puis vient un archevêque, qui nous donne la bénédiction en latin. Son diacre, d'une très belle voix, nous chante un psaume qui ne dure pas moins de quatre ou cinq minutes.

Les matérialisations se succèdent maintenant avec une grande rapidité ; à peine l'écran lumineux est-il posé sur la table, qu'il est ressaisi pour éclairer de nouveaux visages.

« Ce ne sont qu'exclamations continuelles tout autour de la table, chacun reconnaît des amis, des parents.

« Un zouave du pape vient me saluer, accompagné d'une religieuse, je les vois simultanément et très distinctement.

« Je revois ensuite une amie d'enfance, telle qu'elle était à vingt ans. Puis ma propre sœur, que je reconnais parfaitement ; sa tête est entourée d'une draperie blanche. Cette même draperie lui cache une partie de la bouche.

« Je lui demande : « Est-ce toi, chère Annette ? » Elle remue la tête affirmativement, et l'écran retombe ; mais, au même moment, je sens une main qui presse la mienne, puis me caresse la joue, et une voix me dit : « Dieu te bénisse, chérie ! »

« Il n'y a plus de doute pour moi, je crois puisque j'ai vu. Aucune supercherie n'est possible, je suis en possession de toute ma lucidité, de tout mon sang-froid, et les faits sont vraiment trop probants.

« Les mains qui nous touchent sont un peu plus chaudes que nature, le médium ayant demandé à son guide John King qu'il en fût ainsi, les attouchements glacés impressionnant trop l'assistance, ce qui, par répercussion, donnait des secousses au médium.

« Pendant cette même séance, nous avons entendu encore un chœur superbe exécuté par d'anciens artistes d'opéra.

« John King a clôturé la séance en nous disant à tous : « God bless you. » Puis : « Vous pouvez allumer la bougie. »

« Le médium, à ce moment, était encore entransé, et n'est revenu à lui que peu à peu.

« Avant de prendre congé, nous prions notre aimable introductrice, M^{me} W..., de demander au médium de nous accorder une séance privée à la maison ; non pour nous convaincre, nous l'étions, mais afin de pouvoir certifier à nos amis et connaissances qu'il n'y avait pas supercherie, puisque les mêmes phénomènes pouvaient se reproduire dans une pièce où le médium entrait pour la première fois, sans aucune préparation possible.

« M. Husk accepta pour le samedi suivant, et c'est de cette seconde séance que je vais vous parler.

« Le samedi 13 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, M. Husk arriva à la maison de M^{me} W..., toujours accompagné de sa jolie nièce. Nous reçûmes le médium dans le salon d'un des locataires de la maison, que celui-ci, devant s'absenter, avait gracieusement mis à notre disposition.

« Nous avions, ma sœur et moi, présidé à l'aménagement de cette pièce, calfeutré les fenêtres au moyen de draperies noires afin d'obtenir une obscurité complète.

« Nous étions sept personnes, assises autour d'une grande table massive : le médium et sa nièce, M^{me} F..., femme de lettres très versée dans les questions spirites, notre hôtesse et sa sœur, enfin ma sœur et moi.

« Le médium entre de suite en transe, il est placé entre sa nièce et moi, et nous lui tenons chacune une main.

« La voix de Joy se fait entendre presque immédiatement, nous souhaitant la bienvenue. Puis l'évêque nous donne sa bénédiction, suivie d'un psaume du diacre, évidemment fier de sa belle voix.

« John King vient ensuite, il nous salue individuellement en nous appelant chacun par notre nom, et se matérialise de la même façon qu'à la première séance.

« Litz, le compositeur, vient ensuite, il désire nous jouer un morceau qu'il vient de composer pour nous.

« Voulez-vous me permettre de disjoindre votre doigt de celui du médium, me dit-il, afin que je puisse porter M. Husk plus près du piano, pour qu'il donne toute sa force à l'exécutant ». Sur mon consentement, je sens une main qui détache mon doigt de celui de Husk, et la chose n'est guère facile, car je tenais un de ses doigts comme dans un étau. Ma main est ensuite greffée à celle de la nièce du médium, pendant que celui-ci est transporté en arrière, à proximité du piano. Nous entendons sa chaise qui glisse sur le parquet.

« Alors une mélodie s'élève de l'instrument, qui résonne sous des doigts évidemment très exercés. Pendant cinq minutes nous sommes charmés par une musique qui vraiment n'appartient plus à la terre. Les arpèges se succèdent, on dirait une harpe. Les accords ont des sons d'orgue ; une force inouïe fait résonner l'instrument, ce n'est plus un piano, c'est tout un orchestre. Nous sommes tous très impressionnés de la puissance formidable de ce jeu magnifique.

« Le morceau est fini, une voix d'homme s'élève et chante, accompagnée en sourdine par le piano. Le chanteur dit être Irlandais, et donne son nom. Cette voix est splendide, tout à la fois grave et haute, le timbre en est très émouvant, et nous tient sous le charme.

« Les matérialisations ont été à peu près les mêmes que celles de la première séance. Je revois ma sœur, mon amie Claire, et deux ou trois autres personnes que je ne reconnais pas positivement. La séance a duré une heure et demie, et me laisse, comme la première fois d'ailleurs, convaincue de la réalité des apparitions. Ce sont bien nos morts qui viennent à nous pour nous dire qu'ils vivent d'une vie meilleure, et que nous les retrouverons quand notre heure sera venue.

« M. Husk, après la séance, reste à causer avec nous. Il a l'aspect d'un vieillard un peu chétif, sa voix est grêle, il parle très lentement et paraît fatigué. Il boit à petites gorgées un verre de whisky, car il n'a pas dîné, les fonctions de la digestion troublant l'émission des fluides, nous dit-il.

« Il n'a jamais conscience de ce qui s'est passé pendant la séance, et prend intérêt au récit que nous lui en faisons ensuite. Il paraît satisfait de sa soirée. Nous le sommes certainement autant que lui. »

CHEZ M. CRADDOCK

(Ici je copie textuellement les notes que M^{me} de B... écrivit sitôt après la séance.)

« Cette séance a été encore plus belle et plus étonnante que les précédentes. Le célèbre médium Craddock avait bien voulu nous recevoir chez lui en

séance privée, le 14 juillet à 8 h. 1/2 du soir. Nous avons invité notre charmante Anglaise, M^{me} F..., M^{me} W..., et sa sœur, M^{me} Craddock, ma sœur et moi, six personnes en tout.

« Cette séance avait lieu dans le très petit salon du médium. Dans un angle du salon, une chaise de paille lui était réservée ; une tringle de fer supportait d'épais rideaux de velours vert qui devaient, en se fermant, cacher le médium à tous les yeux.

« M^{me} Craddock, très jeune et gentille femme, qui possède, par parenthèse, la plus jolie petite fille de quatre ans que j'aie jamais vue, après nous avoir reçues, était montée chercher son mari et coucher sa petite fille, de sorte qu'elle nous a laissé un grand quart d'heure toutes les quatre seules, libres de passer à notre gré l'inspection de son salon, ce que nous avons fait en règle, pour constater que l'angle dans lequel se tiendrait le médium ne possédait ni porte, ni trappe, ni ouverture d'aucune sorte.

« Quand M^{me} Craddock revint avec son mari, nous connaissions par le menu tous les objets et le mobilier du salon.

« M. Craddock va à l'angle de la pièce, et s'assied sur la chaise de paille, où il restera maintenant tout le temps que durera la séance, c'est-à-dire une heure trois quarts.

« Au bout de trois ou quatre minutes, il entre en transe. Son esprit familier, le Dr Gralme, est là. Nous l'entendons, derrière le rideau, fermé à moitié, parler à son médium et le frictionner vigoureusement.

« Détail à noter, nos cinq chaises sont placées de façon à former barrière à 40 centimètres du rideau de velours.

« Les chaises extrêmes touchent le mur de chaque côté, de sorte qu'il serait impossible à qui que ce soit de franchir notre cercle en venant de derrière nous.

« Une grande boîte à musique, remontée de loin en loin par M^{me} Craddock, jouera toujours le même air, en sourdine, pendant tout le temps de la séance.

« On a mis à nos pieds du papier et un crayon, pour les Esprits qui voudraient correspondre.

« La séance débute par la matérialisation d'un Indien ; il saisit l'écran et se montre à nous en pied, vêtu de blanc et un turban sur la tête. La figure est noire, les lèvres rouges, très saillantes, les yeux noirs se meuvent avec vivacité. Il est si bien matérialisé qu'il semble bien vivant, en parfaite santé. Il salue chacun de nous, les bras en avant, à la façon des Musulmans. Il dit son nom : Abdala. Je lui demande s'il ne peut me donner un morceau de sa robe. « Il ne vous comprend pas, et ne parle qu'Indien », me répond le docteur. L'apparition, qui était à 20 centimètres de nous, dont les draperies blanches touchaient nos vêtements, se dirige à reculons vers le médium ; elle écarte les rideaux et, à l'aide de l'écran lumineux, nous mon-

tre M. Craddock penché de côté sur sa chaise, la tête renversée, profondément endormi. Nous voyons donc simultanément le médium assis, et Abdala debout à côté de lui, lui donnant de petits coups avec l'écran lumineux, pour mieux éclairer. Ce tableau est des plus impressionnants et des plus convaincants.

« Un autre esprit Guide, nous apparaît ensuite, c'est Sister Amy. Elle ne se sert pas de l'écran, et tient dans sa main une petite lumière très blanche qui semble sortir, soit de sa propre main, soit d'une lanterne dont la lentille aurait le diamètre d'une pièce de 5 francs. « C'est de la lumière de « l'Au-delà », nous dit-elle, et elle semble prendre plaisir à nous la montrer.

« Elle a la figure longue, de beaux yeux noirs très doux. La bouche est un peu forte ; elle n'est pas jolie, mais sa physionomie est charmante de douceur et de bonté. La petite fille du médium la voit souvent et l'appelle par son nom, sans en avoir peur. Sister Amy veille sur cette enfant, dont elle est la vraie marraine.

« Sa tête est entourée de voiles, comme les religieuses ; sa robe paraît être en étamine blanche, elle l'éclaire de sa main pour nous la bien montrer. Ce geste nous permet de voir un très joli bras au travers de la mouseline, la main est effilée, longue et blanche. Puis tout disparaît.

« Une nouvelle entité, bien formée, vient se placer devant nous, puis devant M^{me} F... qui reconnaît parfaitement M. Buloss, son ancien collaborateur à la *Revue des Deux-Mondes*, décédé il y a deux ans environ.

« J'entends tout à coup pleurer près de moi, et une voix m'appelle très distinctement par mon nom. Le docteur me dit : « C'est votre mari, il vous « doit se matérialiser ; il ne le peut encore, car il est trop ému. » Je sens une main qui me caresse les cheveux, et une voix dit : « Ma chérie. »

« Mon amie Claire paraît ensuite ; au moyen de l'écran lumineux, elle éclaire ses cheveux, blancs et ondulés à très petites ondulations, comme elle avait l'habitude de les porter. Le guide me dit : « Elle est très heureuse que vous l'ayez reconnue, et voudrait que vous disiez à sa fille, bien « doucement pour ne pas l'effrayer, que vous l'avez vue, qu'elle veille toujours sur elle, et qu'elle est très très heureuse. »

« Nous entendons de nombreuses voix qui discutent, les unes paraissent très éloignées, les autres proches. La voix du docteur semble répondre à tout ce monde. On dirait qu'il y a foule, foule impatiente de se montrer dans ce très petit espace d'un mètre carré à peine.

« Nous n'entendons pas de musique pendant cette séance, mais les apparitions, connues et inconnues, se succèdent avec une grande rapidité.

« Je note aussi que le médium Craddock produit des apparitions parfaitement nettes qui, probablement parce qu'elles sont mieux matérialisées, restent plus longtemps devant nous.

« Sister Amy, dématérialisée, converse presque constamment avec nous répondant avec clarté aux questions qui lui sont posées. Je lui dis : « Vous êtes heureuse, Sister Amy, mais que faut-il faire pour l'être ? » — « Être bonne. » — « Ce n'est pas toujours facile », dis-je. Elle se met à rire.

« Je fais la réflexion qu'on est gai dans l'Au-delà, à en juger par cette gentille sœur, et le clown Joy qui ne cesse de plaisanter avec son public comme s'il était encore à son cirque.

« Les esprits nous disent au revoir, et le docteur reste seul avec son médium, qu'il recommence à frictionner en lui parlant amicalement.

« M^{me} Craddock ayant monté la lumière du gaz, le docteur la prend à partie : « M^{me} Craddock, faites donc attention, baissez le gaz, vous faites mal aux yeux de votre mari. » Chacun de nous cause avec le docteur, qui nous répond très obligeamment, et ne paraît pas pressé de s'en aller.

« M^{me} Craddock tire alors le rideau de velours, pour faire l'obscurité dans le cabinet, et à la lumière nous constatons qu'il y a de l'écriture sur l'une des feuilles de papier déposées à nos pieds. Cette écriture est celle d'Émeric du Chastel, un de mes amis décédé depuis longtemps. »

CHEZ M. WILLIAMS

(Notes de M^{me} de B...).

« Aujourd'hui, veille de notre départ, nous avons, à la maison, une séance du médium Williams. Comme l'autre soir, nous préparons la pièce où doit avoir lieu la séance.

« Il est 8 h. 1/2 quand il arrive ; c'est un homme assez grand, à l'air fatigué ; ses séances ne durent jamais plus d'une heure, et celle-ci se passera très simplement.

« Il se met à la table, près de moi, je lui tiens la main ; nous ne sommes que cinq en le comptant. Il ne s'endort pas, car une grande méfiance, je dirai même une grande peur, l'en empêchent ; il craint le public qu'il ne connaît pas, il redoute également que le même accident qu'à Husk ne lui arrive. Nous n'aurons donc cette fois que des matérialisations en bustes.

« Ayant travaillé avec Husk, ils ont le même guide, John King, qui nous apparaît dès le début de la séance.

« Le médium voit comme nous, et fait ses réflexions : « N'est-ce pas qu'il est beau ! Le voyez-vous bien, madame ? »

« Les Esprits ne remontent pas la boîte à musique eux-mêmes, comme chez Husk ; Joy, qui préside la séance, ne cesse de faire des plaisanteries à Miss Alice (la sœur de M^{me} W...) qui est chargée de ce soin et qui, très intéressée par les matérialisations, oubliera souvent son office. « Allons, Alice, vous

« n'avez donc plus de forces ? du courage, je vais vous aider », et au moment où elle va remonter la boîte, celle-ci lui est enlevée des mains, se promène au-dessus de nos têtes, puis nous l'entendons à une grande distance comme si elle avait été portée au bout de la maison, à peine si le son de l'air qu'elle joue nous arrive ; ensuite elle semble revenir petit à petit de son voyage, et la voilà de nouveau sur la table, devant nous, Joy mêlant son rire aux nôtres.

« L'écran lumineux se lève, et je vois mon mari. C'est bien lui, ses yeux sont un peu dans l'ombre, mais voilà bien son nez droit, sa coupe de figure, ses favoris bruns. Il a plutôt une expression triste. Il disparaît, et je me sens saisir la tête par des mains, pendant qu'il m'embrasse sur le front et les joues avec la plus grande effusion ; je sens sa barbe sur ma figure.

« Il me parle, mais il mélange des mots d'anglais à son français, et je ne peux entendre que ces mots : « Ma Charlotte chérie ! »

« Le guide Joy me dit : « Il me charge de ce message : Il ne veut pas que vous soyez triste, c'est sa seule cause de peine, et fait mal à son esprit. « Il vous prépare votre place et quand votre heure sera venue, vous le rejoindrez pour être aussi heureuse. Allez partout et dites ce que vous avez vu à Eondres, c'est maintenant votre mission sur terre. Soyez, vous et votre sœur, les apôtres du Spiritisme. »

« Mon ami du Chastel, qui s'était annoncé à la séance Craddock, mais n'avait pu se matérialiser, m'est apparu. Il avait l'air d'avoir vingt ans, sa matérialisation était superbe de netteté, il m'a embrassée et caressé la main.

« C'est ce même soir que j'ai vu le fils de M. M... Je ne connaissais pas ce jeune homme, mais par le Guide j'ai su qui il était. Il m'a donné un message pour son père, disant qu'il était très heureux. La figure était brune, ovale, une petite moustache très noire ornait sa lèvre.

« Pendant tout le temps de la séance, le médium a vu avec nous les matérialisations. Il était parfaitement éveillé et faisait même de justes observations sur chacune des apparitions.

« Nous nous sommes séparés en le remerciant de l'intéressante soirée au cours de laquelle des phénomènes vraiment surprenants sont venus confirmer nos croyances.

« Que Dieu soit loué, qui a permis que la vérité succède à l'erreur. »

Au cours de cette dernière séance, M^{me} de B... dit avoir vu le fils d'un de ses amis, M. M..., que tous les membres du Cercle Allan Kardec et les lecteurs de la *Revue* connaissent bien.

Aux parents éplorés, qui souffrent de la perte d'un être cher, je souhaite de douces émotions semblables à celle qu'éprouva M. M... quand le message de son fils lui fut transmis, et qu'il reconnut parfaitement celui-ci dans le portrait que lui en fit M^{me} de B.

A la lecture de ces séances magnifiques, nombre de Spirites, et d'incrédules aussi, déploreront l'absence de tels médiums en France, et se demanderont s'il ne serait pas possible de décider nos voisins à venir nous rendre visite de temps en temps.

La question nous a été posée bien des fois. La chose n'est pas impossible, et le Comité du Cercle International Allan Kardec s'en occupe activement. C'est dans ce but que plusieurs de ses membres vont se rendre à Londres très prochainement. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de leur voyage, et donnerons en temps utile le résultat de leurs démarches auprès des médiums tels que Husk, Craddock, et Williams.

R. AYLNER.

Pas d'église spirite

De Toulon, le 10 juillet dernier, nous avons reçu l'avis suivant auquel nous nous fussions empressé de répondre, si une absence ne nous avait contraint de remettre au mois suivant la réponse que nous allons publier, en priant ceux de nos lecteurs qui ne penseraient pas comme nous de nous donner leur opinion.

Toulon, 10 juillet 1907.

*A M. le Directeur de la Revue Spirite
Ou à M. le Président du Cercle Spirite.*

Monsieur, en date du 30 juin 1907, jour de la Fête-Dieu, il a été décidé, en notre réunion spirite kardéciste, de fonder

L'Église du Saint-Esprit,

obéissant à une révélation qui nous a été communiquée médianimiquement par l'Esprit de Vérité.

A cet effet nous donnerons l'enseignement spirite-kardéciste au public composant le groupe dénommé : de l'Esprit.

Un local provisoire nous sert d'Église.

Le rite a été aussitôt ordonné par les médiums.

Nous n'avons plus rien de commun avec les Spirites diaboliques, charlatans, etc...

Une autre circulaire vous fera connaître les sections.

Nous faisons appel à tous ceux qui voudraient nous aider ou se joindre à nous.

Prière de nous adresser ceux qui voudraient enseigner.

Nous vous serions bien reconnaissants d'en donner publication par la voie de votre estimable Revue.

M. Arnaud a été nommé chef provisoire de l'Église du Saint-Esprit, M. Darius secrétaire.

Le Saint-Siège sera transféré à Pont-Saint-Esprit.

Le titre de Conseiller de l'Église du Saint-Esprit a été conféré, à tous les Présidents des Sociétés Spirites, et à tous les lettrés spirites dont nous serions heureux de connaître l'acceptation officielle.

Nous tiendrons compte de tous les conseils qui nous sont indispensables pour la marche de notre Très Sainte Cause.

Espérant que vous ferez à cette lettre l'accueil le plus fraternel, nous vous prions de recevoir de tous vos frères en croyance les salutations les plus cordiales.

Fait au Saint-Siège provisoire le 10 juillet 1907,

Le secrétaire : DARIUS.

Le chef de l'Église du Saint-Esprit :

ARNAUD.

Toulon (Var), 4, avenue de Claret.

Avec plusieurs membres du Cercle Allan-Kardec, j'ai pensé d'abord que ce prospectus était une plaisanterie, puis, qu'il peut bien n'en pas être une. Ces frères nous demandent une réponse, je vais la leur adresser tout haut et à double titre : de rédacteur en chef de la *Revue* dont ils prient la voix de publier la création d'une nouvelle église, et de président du *Cercle Spirite international Allan-Kardec*; et puisque cette religion va avoir une cathédrale, un clergé, et qu'elle a nommé un pontife, c'est à lui que je vais m'adresser :

Paris, 1^{er} septembre 1907.

Monsieur Arnaud,

Comme les membres du Cercle Allan-Kardec, simple groupe spirite, ont pris très au sérieux votre idée de fonder une église spirite, je viens vous exprimer, pour vous et vos ouailles, quelques pensées que vous n'avez pas demandées, et les conseils que vous réclamez de vos frères et que je vous adresse du fond du cœur en vous priant de les suivre.

Croyez-nous, l'humanité n'a édifié déjà que trop d'églises pour adresser ses prières au Dieu qui l'a créée et qu'elle ne connaît ni ne comprend encore.

Le prophète Jésus n'a jamais songé à faire bâtir une cathédrale, un temple, ni une chapelle, et le jeu de mots latin : *Tu es Petrus et super hanc petram, edificabo ecclesiam meam*, a été conçu quelques siècles après le Christ, qui reposait paisible et inconscient de tout ce qui devait être perpétré de mensonger en son nom. Saint Pierre, Monsieur Arnaud, comme vous premier pape d'une église bâtie sur ses épaules, avait nom Céphas, et non Pierre, et le Nazaréen n'était pas d'esprit assez léger pour faire un calembour, — en hébreu, en grec, encore moins en latin — pour promettre de remplacer la synagogue qu'on voulait détruire.

— Pas d'église spirite! voilà ce que vous crieront tous les spirites; — pas de religion spirite... voilà ce qu'ils pensent tous; — plus de révélations divines!... toutes les antiques, vous le savez, sont tombées sous les coups de la science. « Le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas, a dit notre maître Allan Kardec; par conséquent il ne faut pas le faire ecclésiastique. — Demeurez philosophes. Que chacun de vous, selon son intelligence et ses vertus, s'élève par la pensée et la prière vers le Dieu qu'il pourra concevoir et que, malgré lui, il fera toujours un peu à son image. Qu'il s'en tienne là, vis-à-vis du Dieu unique et tout-puissant.

Que les spirites, dont le nombre augmente chaque jour, demeurent simplement les adeptes d'une philosophie aussi simple que profonde. Qu'ils se réunissent par petits groupes, en famille ou en amis, et se contentent des manifestations de l'au-delà qui ne leur manqueront point.

Le spiritisme peut être discret, sans recourir aux mystères, ni au mysticisme. Ses ennemis, dont les coups seront bientôt réduits à l'indifférence et à l'impuissance, l'ont assez tourné en ridicule pour que ses adeptes ne leur fournissent pas des armes nouvelles. Si les spirites sont bafoués pour leurs séances obscures autour d'une table... que dira-t-on d'eux si, après avoir foulé aux pieds de la raison les vieux dogmes caducs de l'Église sénile et malade, ils se mettent à créer une religion nouvelle, un clergé, des pontifes, un catéchisme nouveau... et atteignent au grotesque en parlant d'ériger un Saint-Siège.

Évoquez donc l'Esprit d'Allan Kardec, s'il consent à venir lui-même sans se faire représenter, et demandez-lui ce qu'il pense de votre Église du Saint-Esprit, de votre Saint-Siège et du chef de l'Église spirite... Il vous répondra: « Mes amis, tout ce que j'approuve, ce sont vos sections. Multipliez-les, « divisez-les, enseignez-les par des réunions en partie consacrées à la lecture. Donnez-leur mon *Livre des Esprits* et mon *Livre des médiums*, et qu'« ce soit là leur simple catéchisme. »

Songez qu'au moment où nous déchirons le Concordat, le Saint-Père, le

seul, dont le Saint-Siège commence à vaciller sous ses reins, rencontre assez d'ennuis avec les peuples, les églises et les prêtres, pour que les spirites viennent encore lui jeter une nouvelle Église dans les jambes. C'est alors que cette Église du Saint-Esprit, ou plutôt des saints Esprits, serait vite qualifiée de démoniaque et de diabolique par la Très Sainte Église Catholique, Apostolique et Romaine.

L'époque où elle allumait A. D. G. des bûchers pour purifier les hérétiques est passée, heureusement, car, vous, Monsieur Arnaud, M. Darius secrétaire général, tous vos prosélytes et moi, l'auteur de cet article, nous subirions tous le martyre.

Restez donc de bons spirites, aimez-vous les uns les autres, pratiquez la charité en donnant aux pauvres la valeur de votre Église et de votre Saint-Siège, qui seraient bien vite qualifiés de Temple de Magie, et soyez persuadés que si vos bons guides sont consultés, lors de votre prochaine séance, sur cette lettre, ils l'approuveront comme doit être le conseil d'un frère en croyance sincère et sensé.

Plus simple est d'arrêter l'eau qui roule à la mer
Que fonder en ce siècle une nouvelle Église ;
Frères, écoutez-moi, c'est un labeur amer,
C'est vouloir assécher un lac où l'on s'enlise.

Je crois avoir répondu simplement à votre proposition et je vous prie, Monsieur Arnaud, d'agréer pour vous, et nos frères du Var, l'expression de notre cordiale sympathie,

LÉOPOLD DAUVIL.

La Quintessence du Spiritisme

Les phénomènes dits occultes, (magiques, magnétiques, spirites), connus de tous les peuples anciens, ont été niés ou mis sous le boisseau autant que possible par l'Église et l'École pendant les deux ou trois derniers siècles.

Lorsque, vers le milieu du XIX^e siècle, le boisseau, déjà fêlé par le magnétisme, a éclaté sous la poussée du spiritisme, de grandes espérances ont été fondées sur ce *renouveau* genre de phénomènes par les gens sans parti pris religieux ou scientifique ; et, d'autre part, un grand dépit, de profondes haines se sont manifestés chez ceux qui, ayant leurs sièges faits, se sont trouvés dérangés par cette rénovation.

Les haines se sont amoindries peu à peu, bien lentement, et cela sous la

poussée de l'opinion publique, plutôt que par l'initiative des prêtres et des savants ; mais ces haines durent toujours.

Parmi les espérances formées, plusieurs ont été déçues, mais beaucoup se sont confirmées et sont restées inébranlables, ou plutôt sont devenues des certitudes.

La cause des déceptions est facile à découvrir. Beaucoup de néophytes, dans l'enthousiasme des premiers moments, constatant que nous pouvions communiquer avec les âmes des morts, ont cru trouver dans les phénomènes spirites, non seulement la preuve expérimentale de l'immortalité de l'âme, ce qui est rationnel ; mais ils ont supposé que nous pourrions entrer à volonté en communication avec les âmes de nos parents défunts, même avec n'importe quels esprits, et surtout avec les *Esprits supérieurs*.

Ils comptaient recevoir de ceux-ci des conseils, des inspirations pour leurs affaires temporelles et spirituelles ; des instructions scientifiques et morales ; des *révélation*s sur lesquelles ils auraient basé une nouvelle religion un nouvel état social, l'âge d'or, le paradis sur terre.

Ces espérances n'ont pas été confirmées par les expériences. Celles-ci prouvent bien que des esprits se communiquent, mais ce ne sont pas toujours ceux que nous voulons, et ceux qui se communiquent sont plus grands par les noms qu'ils prennent que par les choses qu'ils disent.

Au delà comme en deçà, les esprits supérieurs sont rares.

Aussi cette première ardeur est-elle passée, et même quelques adeptes de la première heure se sont-ils jetés dans l'extrême opposé : de ce que les « prétendus esprits » ne nous apprennent rien, ou du moins ne nous renseignent pas sur les satellites d'Uranus ou sur d'autres questions aussi futiles, ils en concluent que les esprits n'existent pas.

Ainsi, sans nier la réalité des faits, ces chercheurs n'ayant pas obtenu tout ce qu'ils désiraient ; prenant leur caprice pour critérium, ont cherché d'autres explications des phénomènes spirites ; ils ont imaginé des hypothèses ; ils ont établi des distinctions plus ou moins subtiles ; ils ont, pour le moins, fait la part du feu, afin de gagner les profanes et surtout les savants.

Bref, après avoir reconnu la réalité de presque tous les faits spirites, les théories explicatives sont devenues si diverses, du moins par leurs noms, qu'on ne s'y reconnaît plus. C'est la tour de Babel, la confusion des langues.

Il est donc temps de faire l'inventaire du spiritisme ; de distinguer ce qui est réel ou douteux dans les faits ; d'examiner quelle de toutes les explications données est la plus rationnelle ; de déterminer les conséquences pratiques qui découlent de la doctrine, de l'ensemble des faits et de la théorie.

Pour faire un pareil travail, il faudrait un homme expérimenté en magnétisme et en spiritisme, sans parti pris, sans attaches officielles, qu'elles soient

religieuses, scientifiques ou politiques ; un homme très au courant des sciences et surtout des philosophies anciennes et modernes.

Nous ne dirons pas que toutes ces qualités se trouvent réunies au suprême degré dans l'auteur de la *Quintessence du Spiritisme*, mais il en a certainement quelques-unes. Tous les spirites savent que M. Rouxel a beaucoup expérimenté et étudié le magnétisme et le spiritisme ; qu'il a publié sur ces questions plusieurs ouvrages estimables et estimés ; que la plupart des *Revue*s spirites donnent de lui de nombreux articles où l'étendue de l'érudition le dispute à la profondeur des idées. M. Rouxel était donc tout indiqué pour faire ce travail de synthèse, et, d'ailleurs la voie reste ouverte à ceux qui voudront faire mieux.

M. Rouxel a tenté de concentrer dans un petit livre d'une centaine de pages, (dont nous avons en main les bonnes feuilles), ce qu'il y a d'essentiel dans le spiritisme ; c'est-à-dire de choisir parmi les faits ceux qui sont à la fois les plus simples et les plus probants ; d'indiquer la manière de reproduire ces phénomènes et de les contrôler le plus rigoureusement possible ; de ramener tous ces faits à la théorie la plus rationnelle, c'est-à-dire à celle qui les explique tous.



La question ici traitée est de la plus haute importance, surtout en ce moment de crise religieuse, politique et sociale, où tous les éléments sont déchaînés, se heurtent, se combattent ; où l'on s'entraîne à une conflagration générale.

Le spiritisme seul peut fournir le principe solutionnel de la question religieuse, politique et sociale.

Comme l'a dit M. Istrati, (de l'Académie roumaine, ex-ministre), l'idée religieuse, le sentiment religieux, — la religion — ne disparaîtra jamais. L'humanité présente ne veut s'émanciper que du clergé et elle y réussira. *La religion de l'avenir, basée, comme la science, sur l'observation et sur l'expérience, sera le spiritisme.* La science et la foi se réuniront et pour toujours (1).

Si les phénomènes et leur explication spirite sont la vérité, l'âme est indépendante du corps ; elle peut et même doit lui survivre ; elle peut et doit agir sans lui, après la mort aussi bien et même mieux que pendant la vie, puisqu'elle n'a plus son corps matériel à nourrir et à mouvoir.

Si l'âme survit et revit, il s'ensuit que l'homme est responsable de ses actes, non seulement devant les lois humaines, mais devant les lois universelles, avec cette différence qu'on ne peut échapper à la sanction de celles-

1. Enquête du *Mercur*e de France sur la question religieuse.

ci comme on échappe à celles-là quand la justice humaine est absente, endormie ou... trop éveillée.

« Quand ces choses seront bien comprises, conclut M. R., les individus, contents d'eux-mêmes et des autres, sévères pour eux-mêmes et indulgents pour leurs semblables, seront plus heureux ; les familles seront plus unies, les sociétés seront plus tranquilles et plus prospères ; les courtisans et les politiciens, flagorneurs sempiternels des rois et des peuples, aux dépens desquels ils vivent et s'engraissent, seront moins serviles, si toutefois il en existe encore ; les parasites, en un mot, disparaîtront du corps social, qui recouvrera la santé et la vigueur. »

La quintessence du spiritisme est un ouvrage très substantiel sous un petit volume, qu'on ne saurait trop recommander à l'attention de tout le monde : aux spirites, pour qu'ils reconnaissent le bon grain qu'ils ont semé et récolté et qu'ils en séparent l'ivraie ; aux catholiques, afin qu'ils rectifient leurs dogmes d'après les démonstrations de cette science ; aux savants, afin qu'ils réfutent, s'ils le peuvent, les faits et les opinions ici démontrés et exposés.

BIBLIOGRAPHIE

DES RELIGIONS

pratiquées actuellement dans l'Inde,
par ANNIE BESANT.

Voici que vient de paraître un nouvel ouvrage de M^{me} Annie Besant, c'est-à-dire une bonne fortune pour ceux qu'instruisent et édifient les manifestations de cet esprit si lumineux et si fécond, à qui ne sont étrangères ni les psychologies, ni les sciences, non moins que les questions de morale et de doctrines de nature philosophique ou religieuse.

C'est avec une inépuisable prodigalité qu'elle multiplie articles de revues, brochures et volumes de longue haleine, depuis *Les trois sentiers*, *Dharma*, *La Réincarnation*, *La mort et l'au-delà* et combien d'autres encore, jusqu'à *La Sagesse antique* et *Le Christianisme ésotérique*.

Aujourd'hui, c'est l'histoire *des Religions pratiquées dans l'Inde* qui fait suite à cette œuvre complexe. Avec la compétence qui la caractérise et la prodigieuse documentation qui lui est particulière, Annie Besant analyse, explique et commente ces hautes révélations successives, au moyen desquelles nos Guides spirituels rendent de plus en plus puissantes ces chat-

nes, d'un magnétisme transcendant, qui relie la terre au ciel en rattachant aux Divinités toutes les humanités sidérales, par voie des enseignements que renferment ces grandes Religions qui s'appellent le Brahmanisme, le Zoroastrisme, le Bouddhisme, le Christianisme et l'Islamisme lui-même.

Et c'est avec une éloquence émue et communicative qu'elle établit l'unité de ces croyances, de ces dogmes, de ces cultes, de ces rites qui, par l'universalité des vérités divines qu'ils nous révèlent, *devraient* réunir en un faisceau de fraternité tous les adorateurs qui, de toutes les régions de la terre, lèvent leurs mains vers le même ciel, en invoquant le même Dieu.

Écoutez ces belles paroles qui terminent son nouvel ouvrage : « Les étiquettes et les noms particuliers que nous donnons aux vérités universelles doivent-ils séparer les fils de ce Dieu, les héritiers de la même immortalité, ces « dieux en devenir » ayant une même espérance, une même vie et un même Moi ? Chacune des religions du monde est une pierre précieuse qui a sa couleur propre, ses nuances particulières, ses feux caractéristiques et ce sont ces bijoux que met en œuvre le Joaillier par excellence. Il les rattache les uns aux autres par l'or de l'amour, les enchâsse de science, les sertit de vérité, de justice, de fraternités réciproques... et au sommet de cet amoncellement de brillants merveilleux, il met le Kohinoor de la Sagesse divine, le Diamant blanc qui en associe et en combine toutes les splendeurs divergentes. Telle est la couronne de l'avenir, tel est le diadème que Dieu prépare pour le placer sur la tête du Fils de l'homme qui, dès lors ne sera plus qu'un avec l'Unique suprême. »

Ces quelques lignes résument tout l'esprit de ce beau livre.

De l'œuvre, passons maintenant à l'auteur. Parmi les astres nombreux dont s'illumine le ciel du spiritualisme moderne, où s'associent les deux doctrines sœurs (Spiritisme et Théosophie) brillent deux étoiles d'un éclat particulier. L'une s'appelle Hélène Blavatsky, l'autre, Annie Besant : Ces deux personnalités de nature exceptionnelle sont pourvues de ces cerveaux riches et complexes, mais rares, où se combinent harmoniquement les perspicacités, les divinations féminines aptes à sonder l'occulte, avec des facultés viriles qui élucident les problèmes et génèrent les pensées. Aussi, combien féconde en résultats se montre l'œuvre double dont la moderne science psychique leur est redevable.

Après que la première, Hélène Blavatsky, eut, du soc de sa charrue puissante, fouillé et fécondé les terres demeurées si longtemps stériles, durcies qu'elles étaient par le séculaire et lourd piétinement des peuples insouciants et ignares, est venue la seconde, Annie Besant, laquelle, semeuse infatigable, jette à larges volées, sur ces terres, d'innombrables semences qui, sous les rayons du soleil, deviennent tiges, feuilles, fleurs et fruits surtout... Moissons bénies ! Car unies à celles qu'ont fait lever, sur les mêmes

sillons de l'immense champ de vie, tous les collaborateurs du grand Œuvre évolutif, elles seront plus tard la nourriture spirituelle des hommes d'esprit libre et de bonne volonté qui, épris d'un idéal quelconque de justice, d'amour, de vérité, consentiront, enfin, à ouvrir les yeux devant les splendeurs de la lumière divine.

E. GRIMARD.

La Quintessence du Spiritisme, par Rouxel, 1 vol. in-18, P. LEYMARIE, éditeur, 42, rue Saint-Jacques à Paris. — Prix : UN FRANC.

Le spiritisme pénètre de plus en plus dans le monde scientifique et même religieux. Il est étudié et discuté plus que jamais dans tous les pays.

La réalité de la plupart des phénomènes annoncés, depuis longtemps, par les spirites est aujourd'hui universellement admise.

La théorie spirite est encore contestée ; des explications bien diverses sont proposées par des hommes de science ; spiritisme, animisme, médianisme, psychisme, dynamisme, télépathisme, *sublimisme*, *subconscientisme*, se disputent la palme ; bref, en fait de théories, on n'a que l'embarras du choix, mais on l'a.

Il importe donc d'établir le bilan du spiritisme ; de déterminer ce qui est incontestablement acquis en fait de phénomènes et quelle est la théorie la plus satisfaisante, celle qui explique tous les faits ; en un mot, il s'agit d'extraire la *quintessence du spiritisme*.

C'est ce qu'a tenté de faire, dans ce petit volume, l'auteur bien connu de divers ouvrages spirites et notamment de l'opuscule — devenu populaire jusqu'à la contrefaçon inclusivement — intitulé : *Théorie et pratique du spiritisme*.

M. Rouxel présente, dans la *Quintessence*, la méthode expérimentale, et ses résultats dans leur ordre naturel, allant graduellement du simple au complexe. Le trait caractéristique de cette méthode consiste dans le contrôle des médiumnités les unes par les autres.

La partie théorique n'est point négligée ; elle ressort naturellement des expériences, explique et éclaire les phénomènes à mesure qu'ils se manifestent.

La forme dialoguée, sous laquelle sont présentées la pratique et la théorie, rend la lecture plus aisée et permet aux novices de répéter les expériences et de se convaincre par eux-mêmes de la réalité des faits.

La *Quintessence du Spiritisme*, c'est le spiritisme (théorie et pratique) à la portée de tout le monde et, en même temps, la synthèse la plus complète et la plus concise de la science et de la philosophie spirites.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.